



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

P.o.gall.

106.9

W

P.O. gall.
1069^w

Jacques d'Amiens

L'ART D'AMORS
UND
LI REMEDES D'AMORS.

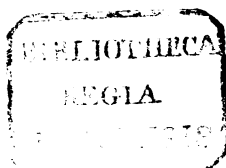
ZWEI ALTFRANZÖSISCHE LEHRGEDICHTE

VON
JACQUES D'AMIENS.

**NACH DER DRESDENER HANDSCHRIFT ZUM ERSTEN MALE
VOLLSTÄNDIG HERAUSGEGEBEN**

VON
DR. GUSTAV KÖRTING.

LEIPZIG
VERLAG VON F. C. W. VOGEL.
1868.



EINLEITUNG.

In dem reichen, auch für die altfranzösische Litteratur noch vielfach mit Erfolg auszubeutenden Handschriftenschatze der königl. öffentl. Bibliothek zu Dresden befindet sich (unter der Bezeichnung ms. O. 64) auch die im Nachstehenden zum ersten Male in ihrem ganzen Umfange veröffentlichte altfranzösische Handschrift, deren Inhalt, da er das allgemeinste und tiefste der menschlichen Gefühle zum ausschliesslichen Gegenstande hat, ein besonderes Interesse beanspruchen darf. Es enthält nämlich diese Handschrift zwei didactische Gedichte, deren erstes, dem ein Ueberschriftstitel fehlt, füglich als eine „art d'aimer“ bezeichnet werden kann, während das zweite durch einen eigenen Titel „li remedes d'amors“ benannt wird.

Was zunächst das Aeussere der Handschrift anlangt,*) so besteht sie aus 22 (jetzt in einen Pappband zusammengebundenen) Pergamentblättern in Quart. Jede Seite ist in zwei Spalten getheilt, von denen wieder eine jede regelmässig 35 Zeilen oder, was hier zusammenfällt, 35 Verse enthält. An dem Rande finden sich an vielen Stellen Nota-Zeichen, welche, wie schon die Tinte vermuthen lässt, jedenfalls von späteren Lesern zur Hervorhebung ihnen besonders interessant scheinender Stellen hinzugesetzt

*) Eine ausführliche Beschreibung gibt davon auch Michelant in seiner Introduction zu der Ausgabe der *Clef d'amours* von Tross (Paris 1865) p. XII. ff.

worden sind. Die Schrift ist eine schöne und regelmässige, wie es scheint, von einem einzigen Schreiber ausgeführte Minuskelschrift, deren Lesung nur durch die sehr häufig angewendeten Abbreviaturen etwas erschwert wird. Die einzelnen, durch den Inhalt gegebenen Abschnitte sind durch grössere und bunte Initialen hervorgehoben. Der Initial des ganzen ersten Gedichtes, ein C, enthält ein sauber ausgeführtes Miniaturbild, einen Mönch darstellend, der auf einem Schemel sitzend, zweien vor ihm stehenden jugendlichen Personen verschiedenen Geschlechts ein Buch erklärt; der junge Mann trägt einen Falken auf der Hand. In gleicher Weise ist der Initial des zweiten Gedichtes, ebenfalls ein C, ausgeschmückt, nur dass hier die beiden Gestalten fehlen. — Da das zweite Gedicht schon in der Mitte der dritten Spalte des 22. Blattes endet, so ist der übrige Raum dieses Blattes unbeschrieben geblieben; dass aber das Gedicht wirklich bis zum Schlusse geführt und nicht etwa, sei es vom Dichter oder vom Schreiber, unvollendet abgebrochen worden ist, beweist einmal unwiderleglich der ganze Zusammenhang und dann auch die darunter gefügte Bemerkung: „Chi fine remede d'amors“, (welche von späterer Hand und mit blasser Tinte dann wiederholt worden ist). — Während dem ersten Gedichte, wie bereits bemerkt, ein übergeschriebener Titel fehlt,*) ist dem zweiten dagegen in zwei Zeilen die ausdrückliche Ueberschrift übersetzt: „Chi apries commence remedes d'amours.“ — Das erste Gedicht ist das bei weitem längere, denn es erstreckt sich, 2384 (achtsylbige) Verse zählend, bis zur ersten Spalte des 18. Blattes; das zweite Gedicht ist demnach auf ungefähr vier und ein halbes Blatt beschränkt und zählt 625 Verse.

Indem wir nun von der Form zu dem Inhalte übergehen so ist bereits im Eingange erwähnt worden, dass

*) Von den beiden Titeln, welche sich nach V. 55 f. füglich aufstellen lassen: *les comandemens d'amors* und *l'art d'amors* adoptiren wir der Analogie mit der Ovid'schen Dichtung wegen d-n letzteren.

beide Gedichte Lehrgedichte über die Liebe sind: beide — auch das zweite trotz seines Titels, der einen entgegengesetzten Inhalt vermuthen lässt — geben vorwiegend eine Anweisung zur Liebe. Erwägt man nun, in welcher hohem Grade während der Kernzeit des Mittelalters, um diesen Ausdruck zu brauchen, d. h. während des 12., des 13. und zum Theil noch des 14. Jahrhunderts die Frauenliebe und der Frauendienst-Einfluss auf das ganze sociale Leben und vor allem auf die Literatur gewannen, wie die Minne in jener Zeit gewaltiger als je vorher oder nachher das Denken der Menschen erfüllte und ihr Handeln bestimmte — erwägt man dies, so wird man Dichtungen aus jener Zeit, welche Anweisungen zur Liebe sein wollen, gewiss ein grosses culturgeschichtliches Interesse zusprechen müssen, auch wenn man geneigt sein sollte, derartigen poetischen Productionen eine innere ästhetische Berechtigung nicht zuzuerkennen. In jedem Falle muss uns ein mittelalterliches Handbuch der Liebeskunst ein werthvolles Denkmal menschlicher Sinnesart und Sitte sein, zumal da bis jetzt nicht allzu viele solcher Denkmäler durch den Druck der öffentlichen Kenntnissnahme vorgelegt worden sind. Hiermit will der Herausgeber sein Unternehmen als ein begründetes und berechtigtes dargestellt haben, denn er ist sonst keineswegs der Ansicht, dass eine jede alte Dichtung, nur weil sie alt und noch wenig bekannt ist, aus dem Staube der Bibliotheken gezogen zu werden verdiene, er meint vielmehr, dass es hier ernste Pflicht sei, die Körner von der Spreu zu sondern, denn menschliche Arbeitskraft ist ein allzu kostbares Capital, das nicht in zwecklosen Unternehmungen vergeudet werden darf.

Wir geben nun im Folgenden eine kurze Uebersicht über den Inhalt zunächst des ersten Gedichtes, woran sich eine Erörterung über das Verhältniss desselben zu der den gleichen Gegenstand behandelnden *ars amandi* des Ovid passend anschliessen wird, denn dass ein näheres Verhältniss zwischen beiden Dichtungen besteht, dürfen wir schon hier verrathen.

Eine jede *ars amandi*, welche ihren Gegenstand erschöpfend behandeln will, muss sich naturgemäss nach den beiden Geschlechtern in zwei Haupttheile gliedern. So auch unser Gedicht, indem der Dichter in dem ersten, freilich ungleich grösseren Theile des Gedichtes (V. 1—1718) die Männer belehrt, während er in dem zweiten (V. 1724—2384) mit seinen Rathschlägen sich an die Frauen wendet.

„Wer die Künste der Liebe nicht kennt und doch die Schmerzen der Liebe fühlt, der lese mich, dann wird er wissen, wie er Freude daran haben kann und wie er sich in der Liebe zu benehmen hat, denn, wie bei der Schifffahrt, so sind auch in der Liebe grosser Verstand, Kunst, List und Ueberlegung erforderlich.“ Mit diesen Worten hebt der Dichter an, um dann sogleich in etwas schroffem Uebergange die personificirt gedachte Liebe und die Geliebte um ihre Gunst für sein Unternehmen anzuflehen, damit dasselbe den Beifall der Letzteren, „der sehr holden, theueren Dame“, erlangen könne. Hierauf wird der Plan des ganzen Werkes (richtiger freilich nur des ersten Theiles) kurz dargelegt. Wer kunstgerecht lieben will — wird hier unter directer Wendung an den Leser gesagt — der muss sich zunächst eine Dame seines Herzens erwählen und deren vertraute Bekanntschaft gewinnen, sodann dieselbe um Gegenliebe anflehen und endlich, wenn auch dies einen befriedigenden Erfolg gehabt hat, die errungene Liebe sorgsam zu erhalten suchen, da hier ein Verlust, wie er den achtlosen Liebhaber gar leicht treffen kann, ebenso schimpflich als schmerzlich ist. Sonach ist die Aufgabe, welche der Schüler in der Liebeskunst zu lösen hat, eine dreifache, und es zerfällt nach diesem Plane der erste Haupttheil wieder in drei ziemlich scharf geschiedene Unterabtheilungen.

Es werden nun zunächst Vorschriften ertheilt, wo man liebenswürdige Damen antreffen, und wie man sich ihnen nähern könne. Was das erstere anlangt, so müsse man, lehrt der Dichter, Feste, namentlich Hochzeiten, Promenaden und Kirchen besuchen; in den letzteren dürfe

man freilich nicht „gaffen“, sondern müsse nur beten, indessen biete dabei doch der Zufall oft Gelegenheit zu interessanten Bekanntschaften. Was das zweite, die Erlangung einer vertrauteren Bekanntschaft betrifft, so müsse man, um diese zu erreichen, alle Befehle der erwähnten Dame bereitwillig ausführen, sich sehr hüten, ihr jemals zu widersprechen, in ihrem Dienste jede zu Gebote stehende Fähigkeit gebrauchen und besonders — jedoch ohne dass es Andere bemerken — beständig die Blicke auf sie richten, denn daraus werde die Dame die ihr zugewandte Neigung errathen. Wenn man nun bemerkt, dass die stumme Liebeswerbung nicht ungünstig aufgenommen wird, kann man bei passender Gelegenheit das mündliche Geständniss der Liebe wagen.

Als Ergänzungen oder weitere Ausführungen werden nun einige specielle Regeln über das im Verkehre mit der Geliebten zu beobachtende Verhalten gegeben, wobei das Benehmen bei Gastmahlen eine besondere Berücksichtigung findet. Hierauf folgt eine Vorschrift, welche den modernen Leser leicht befremden kann. Wenn nämlich die geliebte Dame einen Gemahl besitzt, so muss man, wird angerathen, sich mit diesem befreunden um durch ihn bequemen und unverdächtigen Zutritt in das Haus der Geliebten zu erlangen. Ist aber dies wegen des zu hohen oder zu niedrigen Standes des Gemahls nicht möglich, so suche man wenigstens in der Nachbarschaft der Geliebten Wohnung zu finden; wohnt indessen die Geliebte auswärts, wol gar in einem anderen Lande, so bemühe man sich dort Freunde zu erwerben, um mit deren Hülfe einen Verkehr vermitteln zu können. — Nach diesem wird die Warnung ausgesprochen keinem Freunde oder Gefährten das Geheimniss der Liebe anzuvertrauen, wenigstens nicht ohne vorher des gleichen Vertrauens gewürdigt worden zu sein; ganz besonders aber möge man sich hüten, einen Freund als Liebesboten zu senden oder vor fremden Ohren die Geliebte allzu sehr zu rühmen, denn beides habe oft den Untergang des Liebesglückes zur Folge gehabt; die besten Liebesboten seien Frauen oder Kinder.

Der ganze (bis V. 331 sich erstreckende) erste Untertheil schliesst mit der Mahnung, nicht am Abend beim Kerzenlicht sich zu verlieben, denn mancher in Wahrheit hässlichen Dame werde durch dieses der Schein der Schönheit verliehen; die wirkliche Schönheit lasse sich eben nur bei der Tageshelle erkennen.

Es beginnt nun der zweite Untertheil d. i. die Anweisung, wie man um Liebe bitten soll. Hier lässt es sich der Dichter zunächst angelegen sein, dem Leser den zu einer Liebeswerbung nöthigen Muth einzuflößen. Man darf, lehrt er, bei keiner Frau, sei sie auch noch so reich und vornehm, an der Hoffnung, ihre Liebe zu gewinnen, verzweifeln, denn die Frauen sind nicht minder liebebedürftig, als die Männer und eher werden die Vögel ablassen im Fröhlinge zu singen und die Hunde werden die Hasen fliehen, als dass eine Frau auf die Dauer der Werbung eines Mannes widerstehen wird; es bedarf daher von männlicher Seite nur eines kühnen und zuversichtlichen Auftretens um zu siegen, und sollte wider Erwarten eine Dame den Werber doch abweisen, so wird sie es nicht thun ohne sich innerlich über die Werbung zu freuen und eine freundliche Gesinnung gegen den Abgewiesenen zu hegen.

Sehr gefördert wird der Erfolg der Liebeswerbung — so setzt der Dichter die Unterweisung fort, — wenn es dem Liebhaber gelingt, die vertraute Zofe der Geliebten für sich zu gewinnen und er wird dies demnach eifrig zu erstreben haben. Mit der vielleicht jungen und schönen Zofe aber ein vertrauterer Verhältniss einzugehen erscheint dem Dichter sehr bedenklich und er rath auf das dringendste, dass man, wenn die Versuchung gar zu gewaltig sei, das Unternehmen wenigstens bis zum letzten Ende führe, um die Zofe so zur Mitschuldigen zu machen und sich dadurch ihres Schweigens gegen die Herrin zu versichern.

Sehr zu achten hat der Liebhaber auch darauf, zu welcher Zeit er seine Werbung vorbringen will: es muss dies geschehen, wenn die Geliebte in heiterer Stimmung ist, denn in ein fröhliches Herz zieht die Liebe gern und leicht ein, während sie in einem traurigen nicht wohnen

mag. Ein günstiger Augenblick für die Werbung ist auch dann, wenn die Geliebte sich von ihrem Gatten vernachlässigt glaubt und ihm deshalb zürnt: eine solche Stimmung eile man zu benutzen, ehe sie schwindet.

Nachdem er diese Vorschriften gegeben, lässt der Dichter als Muster drei ausführliche Liebesanträge in directer Rede folgen, von denen die beiden ersten an eine vornehme und vermählte Dame gerichtet sind, während als Empfängerin des dritten ein junges einfaches Mädchen fingirt wird; demgemäss ist in jenen die Rede ernst und voll von feierlich-poetischen Wendungen, in diesem dagegen leicht und scherzend.

Es folgt nun der zweifellos interessanteste und originellste Theil der ganzen Dichtung, wir meinen die ausführlichen und gleichfalls in directer Rede gefassten Antworten mehrerer Damen auf die ihnen gemachten Liebesanträge nebst den jedesmaligen Gegenreden der Liebhaber. Es versteht sich hierbei, dass die Entgegnung der Dame eine ablehnende ist und dass der Liebhaber dann die Bedenken, welche sie vorgebracht, zu zerstreuen sucht. Diese Wechselreden — es sind deren fünf — zeichnen sich durch dramatische Lebendigkeit und Anschaulichkeit aus und enthalten manche feine psychologische Motivirung. Ungern versagen wir uns ein näheres Eingehen auf den Inhalt, aber es würde sich hierbei die Kürze, der wir uns nothwendig befleissigen müssen, nicht wahren lassen und die Analyse gar leicht zur Uebersetzung werden. — Wenn die Dame, so setzt der Dichter nach Beendung der Dialoge den Unterriht in der Liebeskunst fort, mit dem ersten Sturme durchaus nicht zu erobern ist, so darf man deshalb die Hoffnung noch nicht aufgeben, sondern muss die Werbung durch Blicke, Worte sowie durch Uebersenden von Briefen, Gedichten und Geschenken unverdrossen fortsetzen; wer zu arm ist, als dass er schenken könne, der lasse es wenigstens nicht an Versprechungen fehlen.

Hat nun die Liebeswerbung endlich den ersehnten Erfolg gehabt, so gilt es dem Liebhaber noch, die höchste Gunst, welche Liebe gewähren kann, zu erringen. Da

keine Frau diese Gunst dem Liebhaber ganz freiwillig gewähren wird, so muss sie in günstiger Stunde mit sanfter Gewalt erzwungen werden: die Frauen wünschen selbst, dass dies geschehen möge, wenn sie sich auch noch so sehr zu sträuben scheinen. Aber, wenn man die Sache einmal begonnen, so führe man sie ja bis zu Ende und lasse die Geliebte nicht entschlüpfen, denn sonst hat man sie auf immer verloren und leicht gesellt sich zu dem Schaden noch der Spott. Hat man glücklich das Ziel erreicht und die höchste Gunst errungen, so muss man die Geliebte dann durch erneute Versicherungen der Liebe, durch Küsse und Umarmungen beruhigen.

Es beginnt nun der dritte Theil: die Anweisung, wie man die gewonnene Liebe einer Dame sich erhalten müsse. Die hier empfohlenen Mittel sind in Kürze folgende: Man bemühe sich vor allem, die Geliebte durch Entfaltung geistiger Talente zu fesseln, denn leibliche Schönheit ist ein allzu ungenügendes und vergängliches Gut. Vor Streit hätte man in der freien Liebe sich sorgsam, denn hier ist nicht, wie in der Ehe, ein unlösbares Band vorhanden, sondern auch der weibliche Theil besitzt das Recht der sofortigen Trennung; sollte es aber dennoch einmal geschehen sein, dass man die Geliebte gescholten oder geschlagen hätte, so muss man sie sofort um Verzeihung bitten und durch Liebkosungen zu versöhnen suchen. Alle Wünsche der Dame erfülle man bereitwillig und eifrig, denn in der Liebe gilt es, keine Trägheit zu zeigen. Oeftere Abwesenheit von der Geliebten trägt zur Erhaltung der Liebe bei, aber man bleibe nicht allzu lange aus, wenn man nicht des Menelaus' Schicksal erleiden will. Sehr vortheilhaft für die Bewahrung der Liebe ist es, dass man zuweilen den Eifersüchtigen spielt oder in der Geliebten die Eifersucht zu wecken sucht, indessen muss hierbei sehr geschickt verfahren werden, wenn das Spiel gelingen soll. Vor wirklicher Eifersucht aber möge man sich sehr hüten und einen etwaigen Nebenbuhler nicht zu entdecken suchen, am wenigsten in flagranti delicto: man stürzt sich hierdurch nur selbst in Schande. Endlich suche

man kleine körperliche oder moralische Gebrechen der Geliebten zu ertragen: die Gewohnheit ist ja allmächtig und macht dergleichen Gebrechen allmählig unfühlbar, ja lässt sie sogar oft als Vorzüge erscheinen; auch bedenke man, dass nichts Menschliches vollkommen ist.

Den Schluss des ganzen ersten Haupttheiles bilden zwei Mahnungen: die eine, nicht mit allzu grosser Hast nach dem höchsten Liebesglücke zu streben, sondern die passende Zeit und Gelegenheit abzuwarten; die zweite, sich im Aeussern, namentlich was Kleidung, Haar und Bart anlangt, nett und sauber zu tragen.

In dem nun beginnenden zweiten Haupttheile wendet sich der Dichter zu der Unterweisung der Damen. Es sei leider wahr, hebt er hier an, dass die Frauen sich oft unwürdigen Männern hingeben und dann die Opfer der Treulosigkeit derselben werden; daher dürfe man es einer Frau, auf deren Seite ja ohnehin das grössere Wagniss in der Liebe sei, nicht verargen, wenn sie den Männern misstrauere — aber es gebe auch noch genug ehrenhafte Männer und die Damen müssten es nur verstehen, den aufrichtigen treuen Liebhaber von dem Heuchler und Verräther zu unterscheiden; wenn nun eine Dame einen edeln Liebhaber gefunden habe, so müsse sie sich ihm ohne Bedenken hingeben, denn thöricht sei es, die Jugendzeit nicht im Genusse der Liebe hinzubringen und das Alter erwarten zu wollen: schmerzliche Enttäuschungen und Reue würden dann nicht ausbleiben.

Hierauf folgt eine Anweisung, wie die Dame einen lästigen Liebhaber fern zu halten habe: am kürzesten geschehe dies, wenn sie ihm ihre Abneigung offen erkläre und geradezu das Haus verbiete; wann dies aber aus Rücksicht auf äussere Verhältnisse nicht möglich sei, so müsse sie wenigstens Andeutungen nicht unterlassen und namentlich ein Alleinsein mit dem lästigen Anbeter vermeiden.

Hieran reiht sich als Gegenstück eine Unterweisung, wie ein würdiger und angenehmer Liebhaber zu fesseln und in seiner Neigung zu bestärken sei. Um dies zu

erreichen — so wird vorgeschrieben — muss die Dame sich eines immer freundlichen Benehmens befleißigen, jede unnütze Sprödigkeit abthun und unschuldige Gunstbezeugungen nicht launisch verweigern; auch bemühe sie sich, möglichst so zu erscheinen, wie sie weiss, dass der Liebhaber es wünscht. Nur in Bezug auf das Rendez-vous handelt die Dame klug, wenn sie es künstlich erschwert, denn die zu überwindenden Hindernisse werden die Leidenschaft des Liebhabers noch mehr entflammen.

Es wird nun die Frage erörtert, ob die Dame von ihrem Verehrer Geschenke annehmen dürfe. Der Dichter glaubt sie nur in Rücksicht darauf bejahen zu können, dass, da es doch so viele Verräther gebe, die Dame wohl thue, sich für eine etwaige Untreue durch materielle Vortheile im Voraus zu entschädigen; auch sei eine Prüfung des Liebhabers im Punkte der Börse die beste und, bestehe er hier schlecht, so sei ihm eine kleine Brandschatzung wol zu gönnen, zumal wenn die Dame sich in keinen glänzenden Verhältnissen befinde.

Hierauf folgt ein Abschnitt, der von den „Geheimnissen der Liebe“ handelt, in dessen Details einzugehen wir uns aber gern ersparen.

Schliesslich ermahnt der Dichter die Frauen, sich mit Sorgfalt, Sauberkeit und Geschmack zu kleiden und in diesem Punkte das Beispiel der Beghinen nachzuahmen, ebenso ertheilt er noch den practischen Wink, die Gesellschafterinnen und dienenden Mädchen so auszuwählen, dass das eigene Verdunkeltwerden nicht zu befürchten sei.

Die ganze Dichtung schliesst damit, dass der Dichter den Leser bittet, es ihm verzeihen zu wollen, wenn er zuweilen zu frei und kühn gesprochen habe, da dies durch den Gegenstand bedingt worden sei; in den letzten Versen wendet sich der Dichter dann noch einmal an seine Geliebte, deren Beifall zu erlangen sein höchster Wunsch sei, fleht sie unter Hinweisung auf ihr Seelenheil um endliche Erhörung an und sendet ihr seinen Gruss.

Schon aus diesem kurzen Abrisse des Inhaltes wird man ersehen, dass die altfranzösische Dichtung eine

Nachahmung der *ars amandi* des Ovid ist und mit ihr in den Hauptzügen übereinstimmt. Die ganze Gliederung des Stoffes, die ganze Anlage des Werkes hat der mittelalterliche Dichter dem Ovid entlehnt, so namentlich auch die Zerlegung des ersten Haupttheiles in drei Untertheile; man vgl. in Beziehung darauf V. 27—34:

Tu qui veus par amors amer,
tout a premiers dois esgarder
dame que tu amer vauras,
avant molt biel l'acointeras,
puis li dois bielement proier,
tant qu'elle te voelle otroier
s'amor; quant elle t'iert dounee
garde par toi soit bien gardee,

mit Ovid I. V. 35—38:

Principio, quod amare velis, reperire labora,
Qui nova nunc primum miles in arma venis,
Proximus huic labor est, placidam exorare puellam.
Tertius, ut longo tempore duret amor.

Die Uebereinstimmung beider Gedichte ist aber eine noch grössere, indem sie vielfach sich auch auf Details erstreckt: fortwährend stösst man in der altfranzösischen Dichtung auf Nachbildungen Ovidischer Stellen und öfters wird die Nachbildung geradezu zur Uebersetzung; so erinnert, um nur einige Beispiele anzuführen, sogleich der Eingang des altfranzösischen Gedichtes an den von Ovid angewandten, so findet sich in ihm (V. 346—350) der schöne Ausspruch des Ovid (I. V. 271 ff.) wieder:

Vere prius volucres taceant, aestate cicadae,
Maenalius lepori det sua terga canis:

Ecce nunc quam juveni blande tentata repugnet;
so ist auch die hübsche Mahnung Ovids (I. V. 575 ff.):

Fac primus rapias illius tacta labellis
Pocula, quaque bibit parte puella bibas,
Et quodeunque cibi digitis libaverit illa,

Tu pete: dumque petes, sit tibi tacta manus
nicht vergessen.

Da es allzu viel Raum beanspruchen würde, wenn wir die sich zahlreich darbietenden Parallelstellen in extenso hier neben einander stellen wollten, so begnügen wir uns, im Folgenden ein Verzeichniss derselben zu geben.

V. 1—10	vgl. mit Ovid	I V. 1—4.
= 27—34	=	I = 35—38.
= 62 f.	=	I = 42.
= 81 f.	=	I = 99.
= 109—113	=	I = 595 f.
= 173—179	=	I = 153—156.
= 188—190	=	I = 157 f.
= 196—201	=	I = 229—232.
= 202—205	=	I = 589 f.
= 212—219	=	I = 237—244.
= 224—227	=	I = 599 f.
= 227—237	=	I = 575—578.
= 244—251	=	I = 601 f.
= 252—256	=	I = 579 f. 583 f.
= 280—287)	=	I = 741 f. 750—754.
= 302—305)	=	
= 308—331	=	I = 245—252.
= 332—336	=	I = 263—266.
= 340—367	=	I = 269—278.
= 368—375	=	I = 343—346.
= 380—385	=	I = 351 f.
= 388—394	=	I = 353—356.
= 398—423	=	I = 375—390. 394—398.
= 426—432	=	I = 359—364.
= 456—461	=	I = 365 f. 373.
= 1096—1099	=	I = 659 f.
= 1101—1113	=	I = 455 f. 479—482.
= 1130—1133	=	I = 443.
= 1136 f.	=	II = 162 f. 165.
= 1140—1145	=	II = 167 f.
= 1304—1322	=	II = 113 f. 119—124. 143 f.
= 1318—1342	=	II = 145 f. 151—160.
= 1546—1567	=	II = 345—350. 357—360.

V. 1571—1585}	} vgl. mit Ovid II V. 435—438. 443—458.		
„ 1598—1600}			
„ 1637—1640}	„	„	II = 641 f. 647 f. 653 f. 657—662.
„ 1642—1668}	„	„	II = 706 f.
„ 1675 f.	„	„	II = 717—720. 725—732.
„ 1689—1700	„	„	I = 513—518.
„ 1707—1713	„	„	I = 615 f.
„ 1099—2001	„	„	III = 665 f.
„ 2335—2339	„	„	

Ausserdem vergleiche man noch V. 1201—1254 mit Ovid I. V. 663—678, V. 1601—1639 mit Ovid II. V. 539—560 und 1799—1832 mit Ovid III. V. 59—80, da diese Stellen sich einander entsprechen, obwohl ein eigentliches Parallelverhältniss zwischen ihnen nicht stattfindet.

Es ist lehrreich und gewährt ein grosses Interesse, solche Parallelstellen mit einander zu vergleichen und zu beobachten, wie der französische Dichter sich bemüht, die Gedanken seines classischen Vorgängers getreu wiederzugeben und doch dabei in den Geist seiner Zeit zu übertragen: deutlich lässt sich ein Ringen nach einer angemessenen Form erkennen und es bietet einen grossen Reiz, diese Umschmelzung einer antiken Dichtung in eine mittelalterliche in den Einzelheiten zu studiren.

Aus dem mitgetheilten Verzeichnisse der Parallelstellen wird man ersehen haben, dass das erste Buch der *ars amandi* des Ovid die weitaus meisten Entlehnungen geliefert hat, während nur wenige aus dem 2. und 3. Buche entnommen sind. Wer mit Ovids Dichtung vertraut ist, wird diese vorzugsweise Ausbeutung des ersten Buches durch den mittelalterlichen Dichter nicht auffallend finden: denn, was in der Liebe und dem Liebesleben das allgemeine Menschliche und daher auch für alle Zeiten und Völker gleich Wahre, Gültige und Interessante ist, das behandelt Ovid vorzugsweise in diesem ersten Buche, während er in den beiden andern mehr das, wenn ich so sagen darf, specifisch römisch-heidnische Liebesleben bespricht und dadurch für das Mittelalter unverständlicher und interessloser wurde.

So eng sich aber auch das altfranzösische Gedicht in seiner ganzen Anlage und in vielen Einzelheiten an Ovid's Werk anschliessen mag, so würde man doch den Dichter sehr ungerecht beurtheilen, wenn man ihm alle Selbständigkeit der Behandlung und Erfindung absprechen und ihn für einen blinden sklavischen Nachahmer erklären wollte, denn er hat nicht nur, wie bereits bemerkt, durch Hinweglassung alles specifisch Römischen und Heidnischen das römische Gedicht in ein mittelalterliches umgeformt*) — ein Unternehmen, welches gerade hier sehr bedeutende Schwierigkeiten darbot, — sondern er hat auch mannigfache eigene Erweiterungen und Zusätze gegeben. Namentlich sind die ausführlichen Liebesanträge und die sich daran knüpfenden Wechselreden zwischen Dame und Liebhaber ein durchaus originaler Abschnitt, dem bei Ovid nichts Aehnliches entspricht, und wir glauben, gerade diese Reden mit ihrer oft so feinen psychologischen Motivirung und ihrer dramatischen Lebendigkeit legen ein sehr günstiges Zeigniss ab für des Dichters Begabung und Gewandtheit auch in eigener Composition. Aber auch dort, wo der Dichter den Ovid nachahmt, thut er dies nie plump, sondern immer mit Maass und Geschmack, er beweist, dass er mehr als oberflächlich in das Verständniss der antiken Dichtung eingedrungen ist und dass er überall das Wesentliche von dem Unwesentlichen zu scheiden weiss. Ja, auf die Gefahr hin, der Parteilichkeit für den französischen Nachdichter beschuldigt zu werden, möchten wir selbst behaupten, dass er manche Mängel des lateinischen Originals geschickt und verständig corrigirt hat. Ovid's Dichtung, so leicht und anmuthig sie sich auch liest, leidet doch unbestreitbar an einer gewissen Breite: der Dichter ergeht sich eben mit Behagen in seinem Gegenstande und es

*) Namentlich sind von Ovid's zahlreichen mythologischen Anspielungen nur diejenigen beibehalten worden, welche dem Mittelalter allgemein verständlich waren; sehr zu seinem Vortheil unterscheidet sich unser Dichter dadurch von maître Elie und von dem Verfasser der clef d'amour, vergl. Michelant a. a. O. p. XI und XXV.

kommt ihm nicht auf manche Abschweifungen, nicht auf manche Wiederholungen an; der im Eingange aufgestellte Plan wird nur ganz im Allgemeinen von ihm festgehalten, in den Einzelheiten bemüht er sich nicht, die systematische Ordnung streng zu wahren, sondern lässt die subjective Willkür des Geschmacks, wol gar der Laune walten. Der französische Nahahmer folgt seinem Vorgänger nie auf diesen Abwegen, er übergeht seine — oft so ausgedehnten — Excuse in das mythologische Gebiet und hält sich vielmehr streng an die Sache, ohne jedoch in der Aufeinanderfolge der Einzelheiten die Forderungen einer pedantischen Logik zu beobachten. So kommt es, dass die altfranzösische *ars amandi* — unseres Bedünkens wenigstens — eine weit geschlossenere Einheit bildet und den Anforderungen, welche man an ein Lehrgedicht zu stellen berechtigt ist, weit mehr Genüge leistet, als die Ovidische. So kommt es auch, dass das altfranzösische Gedicht durchaus einen mittelalterlichen Charakter trägt, dass es sich liest wie ein Originalwerk und einem Leser, welcher Ovid's Dichtung nicht kennt, wol durch Nichts eine fremde Vorlage vermuthen lassen würde. *)

Nach allem diesen wird, wenn wir ein ästhetisches Urtheil über unser Gedicht abgeben wollen, dasselbe durchaus nicht ungünstig lauten können, so berechtigt auch einzelne Ausstellungen immerhin sein mögen. Dass in der ganzen Dichtung ein etwas frivoler Geist weht und die Schranken des Sittlichen mehr als einmal überschritten werden, wird man, als durch den Gegenstand bedingt oder mindestens sehr nahe gelegt, dem Dichter nicht zum Vorwurfe machen können und seine Entschuldigung gelten lassen müssen, wenn er sagt (V. 2363):

pardon requier tout ensement,
se i'ai parle trop baudement
en aucun liu, qu'il i affiert
et ma materé le requiert.

*) Wir möchten daher auch nicht, wie Michelant (a. a. O. p. XIV) thut, den Verfasser als einen blossen „traducteur“ bezeichnen.

Muss man doch überhaupt bei der Würdigung mittelalterlicher Dichtungen so häufig von den Anforderungen der Sittlichkeit abstrahiren, denn soll man z. B. so viele herrliche Lieder provençalischer Troubadours deshalb verdammen, weil sie die Früchte unsittlicher Verhältnisse sind und dieselben mit poetischem Reize umkleiden? — Einen besonderen aesthetischen Vorzug unseres Gedichtes möchten wir darin finden, dass der Dichter sich nicht gescheut hat, zu wiederholten Malen mit der eigenen Persönlichkeit hervorzutreten und den Gefühlen seines Inneren Ausdruck zu geben (man vgl. z. B. V. 14 f. 51 f. 1262. 1495. 1579 sowie die Schlussverse): er macht den Leser bekannt mit seinem eigenen Gemüthsleben und mit den Schmerzen und Hoffnungen seiner unerwiederten Liebe zu der „sehr holden theueren Dame.“ Gerade in einer Dichtung dieser Art war dies sehr wol angebracht, denn dadurch, dass der Dichter, der uns belehren will, sich uns gewissermaassen gleichstellt, indem auch er noch nach der Erfüllung seiner heissen Wünsche zu ringen vorgibt, werden wir empfänglicher gemacht für seine Belehrung und wird jene Starrheit und Trockenheit, welche nur allzu leicht dem Lehrgedichte anhaftet, glücklich vermieden: die Dichtung erhält, um es kurz auszudrücken, durch das Hineinziehen der persönlichen Interessen des Dichters ebenso einen gewissen lyrischen Character, als ihr — ebenfalls sehr zu ihrem Vortheile — durch die eingelegten Wechselreden theilweise eine dramatische Färbung ertheilt wird. Mindestens sagt das Hervortretenlassen der Subjectivität, welches der französische Dichter sich gestattet, uns weit mehr zu, als jener fast an Blasirtheit grenzende persönliche Indifferentismus, welchen Ovid gefliessentlich zur Schau trägt, um uns dadurch seine Ueberlegenheit in der von ihm gelehrten Kunst fühlen zu lassen. —

Es dürfte hier am füglichsten Gelegenheit zu nehmen sein, auch der übrigen bekannten altfranzösischen Bearbeitungen der *ars amandi* des Ovid kurz zu gedenken, wobei wir uns freilich auf eine Wiederholung dessen

beschränken müssen, was Michelant in der Introduction zur Clef d'amour und Bartsch in seiner von bewunderungswürdigem Fleisse zeugenden Abhandlung „das Studium Ovids im Mittelalter“ (Einleitung zu der Ausgabe des Albrecht v. Halberstadt, Quedlinburg 1861) p. XXXVII mitgetheilt haben.

Die älteste, weil noch dem Ausgange des 12. Jahrh. angehörige Bearbeitung, wenn sie erhalten wäre, würde die von Chrestien de Troies verfasste sein, deren derselbe in dem Eingange seines Cliget gedenkt:

Cil qui fist d'Erec et d'Enide,
Et les comandementz d'Ovide
Et l'ars d'amors en romans mist.

(vgl. Hist. litt. t. 15 p. 94. Holland: Chrestien von Troies p. 46).*) Der Verlust dieses Werkes, vermuthlich einer Jugendarbeit Chrestien's (vgl. Holland p. 253), ist tief zu beklagen, nicht nur weil uns in ihm ein werthvolles Denkmal altfranzösischer Sprache geraubt, sondern auch weil uns damit die Möglichkeit genommen ist, den grössten Ependichter Nordfrankreichs (wenigstens im Gebiete der höfischen Poesie) als didactischen Dichter und Nachbildner einer klassischen Dichtung beobachten und studiren zu können. Bei der ersten flüchtigen Ansicht der Dresdener art d'amors glaubte Michelant in ihr das verlorene Werk aufgefunden zu haben, kam aber, als ihm ein eingehenderes Studium vergönnt war, sehr bald von diesem Irrthume zurück. Möchte doch die wirkliche Auffindung noch erfolgen! — Die zweite, für uns älteste, Bearbeitung ist erhalten in der Handschrift 1239 des Fonds Saint-Germain français; als ihr Verfasser nennt sich im Eingange ein maistre Elie, über den alle Nachrichten fehlen und nur die Vermuthung sich aussprechen lässt, dass er in Paris heimisch war (Michelant a. a. O. p. X). Da das

*) Zu billigen ist wol die in der hist. litt. zu V. 2 gegebene Bemerkung: „il paraît, que c'est le même ouvrage qu'est designé dans le vers suivant.“ Anderer Ansicht ist Holland (p. 34), welcher unter den comandementz die remedia amoris versteht.

KOERTING, L'art d'aimer.

Gedicht nicht mehr als 1244 achtsylbige Verse zählt, so kann in ihm die Ovidische *ars amandi* nur in sehr beschränktem Umfange wiedergegeben sein. Interessant ist es aus den von Michelant (p. XI) angeführten Beispielen zu ersehen, mit welcher Kraft und Genauigkeit der Dichter zuweilen den lateinischen Ausdruck zu reproduciren gewusst hat. Hoffentlich wird diese literarhistorisch wichtige Dichtung in nächster Zukunft und von bewährtester Hand herausgegeben und dadurch ihr specielleres Studium ermöglicht werden, was um so mehr gewünscht werden muss, als dann die drei erhaltenen Bearbeitungen sämtlich in zugänglichen Ausgaben vorliegen werden und eine eingehende Vergleichung, welche vielleicht zu nicht unwichtigen Resultaten führen würde, wird stattfinden können.

Eine vierte Bearbeitung endlich — denn als dritte ist die Dresdener zu bezeichnen — führt den Titel „*la clef d'amour*“ und ist in doppelter Form überliefert worden: das eine Mal (unvollständig) in einer Handschrift des 14. Jahrh. (in dieser ca 3100 Verse zählend), das andere Mal, in etwas veränderter Redaction, in einem Genfer Drucke aus dem Jahre 1509, von welchem weiter unten noch gehandelt werden wird. Das Verhältniss der beiden Ueberlieferungen zu einander hat Michelant p. XVII kurz besprochen. Die Handschrift befindet sich im Besitze des Buchhändlers E. Tross in Paris und ist im J. 1865 von diesem herausgegeben worden, aber freilich kann an der Ausgabe nichts gerühmt werden, als die typographische Ausstattung und die von Michelant vorausgeschickte Introduction (vgl. die Recension von Paul Meyer in der *Revue critique* 1866. no. 28 p. 19 ff.).

Ueber anderweitige spätere poetische und prosaische weit unwichtigere Bearbeitungen vgl. man Paulin Paris: *les manuscrits français* t. V p. 169 f. und t. VII p. 76 ff.

Wir wenden uns nun zu einer Betrachtung des Inhalts des zweiten Gedichtes.

Nach dem Titel desselben „*li remedes d'amors*“ müsssten

wir in ihm eine Anweisung erwarten, wie man eine unbecueme Liebe bekämpfen und besiegen könne nach Analogie der *remédia amoris*, aber diese Erwartung wird wie bereits oben bemerkt, sehr getäuscht, indem das Gedicht in seinem weitaus grössten Theile eine Theorie der Liebe gibt und nur in den letzten 139 V. von den Heilmitteln gehandelt wird.

Der Dichter beginnt sein Werk mit einer Mahnung, welche sehr an die von Chrestien im Eingange des Erec ausgesprochene Sentenz erinnert: dass der, welcher zu dichten unternommen habe, sich einen würdigen Stoff erwählen müsse, denn das Gemeine sei den Menschen schon ohnedies bekannt genug und, wenn man seinen Sinn darauf richte, das Lobenswürdfge zu schmähcn, so sei Schande und Tadel die Folge davon, besonders schwer aber fehle derjenige, welcher die Frauen zu tadeln sich unterfange. Um zu zeigen, dass er selbst diese Mahnung beherzigt habe, legt der Dichter hierauf Charakter und Zweck seiner eigenen Dichtung dar: ihr Gegenstand, sagt er, sei ein geziemender und edler und nicht zu vergleichen mit den Fabeln von Renart und Ysengrin, denn durch Mitleid und Liebe sei die Wahl bestimmt worden; der Zweck aber sei, „die sehr Holde, Höfische und Verständige“, deren Liebe er sich gewidmet habe, von einer Herzenswunde zu heilen, sowie auch allen Anderen, welche die Pein der Liebe fühlen, Trost und Erleichterung zu gewähren. (V. 1—96.)

Nach dieser Einleitung folgen nun Untersuchungen über die vier Begriffe Liebe, Liebeskunst, Freund und Freundin, denn über diese muss sich nach des Dichters Meinung ein Jeder im Voraus klar sein, welcher „Freude von der Liebe haben will.“ (V. 97—102.)

Was zunächst die Liebe betrifft, so wird eine doppelte unterschieden: eine erlaubte und eine unerlaubte. Die erstere, *carites* genannt, wird erklärt als Liebe zu Gott, zu dem Nächsten (d. h. dem Mitchristen) und zu sich selbst, während unter der letzteren die unvernünftige Geschlechtsliebe welche den Liebenden oft krank und bleich macht, zu verstehen ist. (V. 103—172).

B*

Es folgt nun die Untersuchung über den Begriff „Freund“ (worunter hier der Freund in der Liebe zu verstehen ist) und es wird die Erklärung aufgestellt, dass nur derjenige ein „Freund“ genannt werden dürfe, welcher beständig im Glück sowol als im Unglück liebt. (V. 173—188.) Die wahre Freundschaft gibt sich äusserlich in folgender siebenfacher Weise zu erkennen: 1) man sieht den Freund gern; 2) man hört und spricht vom Freunde gern Gutes; 3) die Gesellschaft des Freundes gefällt am besten; 4) die Freundschaft wird um keiner Sache willen vergessen; 5) man scheut sich, den Freund zu erzürnen; 6) man hält den Freund für vollkommen; 7) man thut Alles gern, was dem Freunde Ehre oder Nutzen bringen kann. (V. 189—242.) Das Gleiche, was von dem Freunde gesagt ist, wird auch als von der Freundin geltend hingestellt.

Hierauf werden Vorschriften ertheilt, wie man lieben soll. Bevor man noch der Liebe sich hingiebt, muss man, so wird gelehrt, sich über die ganze eigene Persönlichkeit und Lebensstellung, sowie über diejenige der Geliebten völlig klar geworden sein und auch darüber nachgedacht haben, wie man am besten so lieben kann, dass das Herz nicht unlösbar gebunden wird, denn eine unwiederrufliche Hingabe der Neigung hat oft traurige Folgen. (V. 243—315.) Lieben selbst kann man auf dreifache Weise,*) indem man entweder Versprechungen und Geldspenden als Mittel zur Erreichung des Zweckes benutzt oder durch werbende Bitten das Ziel der Wünsche zu erreichen sucht oder endlich dem Gefühle durch Handlungen den entsprechenden Ausdruck gibt. Das erstere verwirft der Dichter als unsittlich, da es zum Concubinate führe, welcher von „den Alten, den Philosophen und Christen, denen, die Roms Gesetze schufen“ zwar gebilligt, aber von Gott verboten und mit strengen Strafen bedroht worden sei. (V. 327—356).

*) Eigentlich auf vierfache Weise, indem als die vierte die „bielle ciere“ genannt wird, doch geschieht derselben später nur eine ganz flüchtige Bemerkung.

Die zweite Weise fordert, da es so viele Verräther und Betrüger gibt, die Frauen zu strenger Prüfung eines Jeden auf, welcher sich bittend um ihre Gunst bewirbt (V. 364—399). Die dritte Weise dagegen ist für die Frauen sehr günstig, indem es hier um die Aufrichtigkeit und Ehrenhaftigkeit des Liebhabers zu erkennen, nur einer Anwendung derjenigen Vorschriften bedarf, welche über die Erkennung des Freundes gegeben wurden; auch ist hier ein Achten auf den Gesichtsausdruck des Liebhabers schon von grossen Nutzen (V. 400—411). Hierauf werden noch die Vorschriften ertheilt, dass man, ehe man der Liebe sich überlässt, sein Alter gewissenhaft prüfe und darnach forsche, ob die Geliebte in leicht erreichbarer Nähe wohnt, denn, wird in Bezug auf den letzten Punkt gesagt, Liebende müssen sich, wenn sie Freude haben sollen, nahe wohnen (V. 418—453). Den Schluss dieses ganzen Abschnitts bildet die Anweisung, dass man in der Liebe vorsichtig sein und gegen eine Liebe, welche zum Uebeln führen würde, rechtzeitig einschreiten soll (V. 454—484).

Nun erst, im letzten Theile des Gedichtes, wird von der Heilung der Liebe gehandelt. V. 490—517 bilden eine Art Einleitung zu diesem Abschnitte. Im Folgenden legt der Dichter zunächst dar, wie verkehrt und nutzlos diejenigen handeln, welche einen unglücklich, aber maasslos Liebenden durch heftigen Tadel von seiner Leidenschaft heilen zu können meinen (V. 518—545). Zu einer eigentlichen positiven Belehrung schreitet der Dichter indessen auch dann nicht vor, sondern begnügt sich mit der Ermahnung, dass der unglücklich Liebende eine stete, wenn auch erzwungene und nur scheinbare Heiterkeit in der Stimmung und äusseren Haltung bewahren solle, weil er dadurch sein Leid noch am ehesten lindere oder doch wenigstens der Schadenfreude eines glücklichen Nebenbuhlers keinen Stoff biete, die Geliebte dagegen erfreue, und weil auch die Hoffnung nie ganz aufzugeben sei, denn Gott helfe den treuen Liebenden und werde wenigstens im Paradiese ihr Sehnen erfüllen (V. 546—609). Den Schluss des ganzen Gedichtes bildet ein Gebet an Christus, dass

er auch dem, welcher nicht selbst den göttlichen Beistand erflehe, doch gnädig und hilfreich sein wolle.

Den durch den Inhalt so wenig begründeten Titel der Dichtung hat der Verfasser selbst durch folgende Verse zu rechtfertigen gesucht:

(494) de l'autre (scil. matere) orres ci én le fin,
por coi i'entrai en cest cemin
par la fin commence l'entree,
por cou est cest oeuvre noumee,
car toute rien doit nom tenir
de ce k'en la fin doit venir,
d'Aristote cis mos est pris
ki le tesmoigne en ses escriis,

freilich eine Rechtfertigung, welche als sehr ungentügend und seltsam bezeichnet werden muss.

Mit dem Werke Ovid's hat, wie die Analyse des Inhalts dargelegt hat, unsere altfranzösische Dichtung wenig mehr, als den Namen gemein, auch finden sich in ihr überhaupt nur folgende zwei Parallelstellen:

(V. 456—459) nus ne doit onques tant atendre,
c'a son pooir se laist sousprendre,
car a tart vient la medecine,
quant li maus est vius en racine

vgl. mit Ovid V. 91—94:

Principio obsta: sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.

Sed propera: nec te venturus differ in horas.

Qui non est hodie, cras minus aptus erit.

und (V. 538—545) — — — quant vous aucun vees

en cou, k'en ire est foursenes,
adont ne l' doit on pas coser,
mais laissier s'ire reposer
et puis, quant il est hors de s'ire,
lors li doit on sa raison dire
et le bien c'on set enorter
et tout doucement conforter.

vgl. mit Ovid V. 123—126:

Impatiens animus, nec adhuc tractabilis ante,

Respuit atque odio verba monentis habet.
Aggrediar melius tunc, cum sua vulnera tangi
Jam sinet et veris vocibus aptus erit.

Ueberhaupt scheinen die *remedia amoris* Ovid's im Mittelalter weit weniger bekannt und nachgebildet worden zu sein als die *ars amandi*, was sich aus ihrem vorwiegend specifisch römischen Charakter leicht erklären lässt.

Der altfranzösischen Dichtung wird man, wenn auch vielleicht allen ästhetischen Werth, so doch eine gewisse literargeschichtliche Bedeutung nicht absprechen können, denn schwerlich dürfte in der ganzen mittelalterlichen Literatur eine zweite so kurz gefasste, aber doch alles Wesentliche berührende und den Stoff in so origineller Weise behandelnde Theorie der Liebe zu finden sein. —

Es kann gefragt werden, ob, wofür die nächste Vermuthung spricht, die *art d'amors* und die *remedes d'amors* Werke eines und desselben Dichters sind. Die Vereinigung beider Dichtungen in einem Codex ist wohl noch kein Beweis dafür; ein Umstand aber kann sehr begründete Zweifel daran erregen. In der *art d'amors* weht, wie an seinem Orte (p. XV) bemerkt, ein etwas lasciver und frivoler Geist, indem der Dichter fast durchgängig und ohne die geringsten Gewissensscrupel blicken zu lassen, das Liebesverhältniss mit einer bereits vermählten Dame zur Basis seiner Unterweisung nimmt und sich hierbei mehr als einmal bis zur offenbaren Rohheit hinreissen lässt (vgl. z. B. V. 250. 762 f.). Ganz entgegengesetzt, so dass man eine *Palinodie* darin erblicken möchte, ist der Ton des zweiten Gedichtes: der Dichter zeigt hier die grösste sittliche Strenge und den höchsten Ernst, er verwirft jeden Concubinat als einen Frevel gegen Gottes Gebot und geht selbst so weit, die ganze geschlechtliche Liebe, wenigstens wenn sie die Schranken einer ruhigen Zuneigung überschreitet, für unerlaubt zu erklären. Gewiss, dieser Gegensatz ist gewaltig und auffallend, aber dennoch scheint er uns den

Beweis nicht entkräften zu können, welcher sich für die Identität der Verfasser aus V. 2342 ff. der art entnehmen lässt:

mais or vaurai mon dit finer,
car autre cose ai entreprise
ki ne doit iestre arriere mise,

offenbar nämlich deutet hier der Dichter auf ein zweites Werk verwandten Inhalts hin, dessen Abfassung er unternehmen will. Als ein zweiter Beweis kommt hinzu die vollkommen übereinstimmende Sprache und Behandlung des Verses in beiden Gedichten. Wir müssen daher wol die Thatsache anerkennen, dass Identität der Verfasser vorliegt, so wenig wir auch die so schroffe Verschiedenheit in der Anschauungs- und Sinnesweise des Dichters zu erklären vermögen; möglich ist es allerdings, dass er in dem zweiten Gedichte eine Palinodie des ersten zu geben geradezu beabsichtigt hat, möglich besonders dann, wenn er Geistlicher gewesen sein sollte. *) Uebrigens ist es ja eine öfters sich findende Erscheinung, dass ein Dichter in verschiedenen Werken verschiedenen Anschauungen huldigt und verschiedene Principien des Handelns sowol selbst befolgt als Anderen empfiehlt.

Wir haben nun die Frage zu beantworten, wer der Verfasser der beiden Dichtungen gewesen ist. Schon an einem andern Orte (p. XVII) wurde bemerkt, dass Michelant bei der ersten flüchtigen Ansicht in der art d'amors das verlorene Werk Chrestien's zu erkennen glaubte. Dies war ein Irrthum, aber gesetzt, der Verfasser hätte sich nicht genannt und könnte von uns nur vermuthet werden, so würde Manches für Chrestien's Verfasserschaft zu sprechen scheinen. So namentlich die in der art sich findende häufige Anwendung der Parenthese und der kurzen Wechsel-

*) Freilich ist dies, nach Colin Muset's und anderer Lyriker Lebensverhältnissen zu schliessen, wenig wahrscheinlich.

rede, welche W. Grimm (Ueber Athis und Prophlias p. 345 f.) mit Recht als eine Eigenthümlichkeit in Chrestien's Styl hervorgegeben hat (vgl. Holland a. a. O. p. 259); so auch die schon oben (p. XIX) bemerkte Uebereinstimmung des Anfanges der *remedes* mit dem Eingange des *Erec*. Freilich würden sich andererseits auch sehr gewichtige und vielleicht sogar überwiegende Bedenken gegen Chrestien erheben. Doch, mag dem sein; wie ihm wolle, es würde zwecklos sein, eine bloss angenommene Möglichkeit eingehender untersuchen zu wollen. Der wirkliche Verfasser nennt sich, wie schon Michelant entdeckt hat (a. a. O. p. XIV), am Schlusse der *art d'amors* selbst, indem er (V. 2367 ff.) sagt:

Jakes d'Amiens qui par cest livre
a s'amie, tout a delivre
com fins amans proie merci.

Wenn wir nun weiter fragen, wer dieser Jakes d'Amiens gewesen, so liegt die Vermuthung nahe, dass er mit dem gleichnamigen lyrischen Dichter, von welchem uns in dem Berner Liedercodex no 389 sieben Lieder erhalten sind, identisch ist. Diese Vermuthung wird um so wahrscheinlicher, als uns die Sprache dieser Lieder nöthigt, die Heimath des Dichters in der Picardie zu suchen, deren Hauptstadt ja bekanntlich Amiens ist. Mit grösserer, obwol immer nicht völliger Gewissheit würde sich die Frage dann entscheiden lassen, wenn die sämtlichen im Berner Codex erhaltenen Lieder des Jakes d'Amiens veröffentlicht wären und dadurch die Möglichkeit einer eingehenderen Untersuchung der Sprache und des Verses gegeben wäre. Ueber die Persönlichkeit und die Lebensverhältnisse dieses Lyrikers Jakes d'Amiens, den wir nach dem Gesagten als den muthmasslichen Verfasser auch unserer Dichtungen betrachten müssen, ist gar nichts bekannt. A Dinaux in seinem grossen Werke: *Les troubères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique* (4 Bde.) nennt ihn nicht einmal, und die *histoire littéraire* gibt nur folgende kurze Notiz (t. 23 p. 630 f.): „Six pièces de Jacques d'Amiens sont dans le

célèbre manuscrit de Berne. La première est un jeu parti fait avec Colin Muset. Jacques i demande s'il doit quitter une maîtresse infidèle, et Colin l'engage à porter son hommage à de plus grandes dames:

Car un usaige ont borgoise tos jours:
Ja n'ameront, tant soit de grant valour,
Home, s'il n'ait la bourse bien garnie.

Dans la seconde, qui est une pastourelle, la bergère Marot se venge de l'infidélité de Robin. Le théâtre français au moyen-âge, où à l'occasion du Jeu de Robin et Marion par Adam de la Halle on a voulu réunir toutes les anciennes chansons, qui rappelaient le nom de ces bergers n'indique point la pastourelle de Jacques d'Amiens. Le pénultième vers de chaque couplet donne le refrain:

Doreleu vadi vadoie

qu'on retrouve souvent dans d'autres pastourelles, et dont le premier mot pourrait avoir donné naissance à notre verbe 'dorlotter.'

Les autres pièces de Jaques d'Amiens sont des saluts d'amour."

In dem Verzeichniss der altfranzösischen Lyriker, welches de la Borde in dem 2. Bande (p. 149—232) seines Essai sur l'histoire de la musique ancienne et moderne gibt, wird des Jakes d'Amiens nicht gedacht.

Als gewiss darf indessen nach Sprache, Bau und Inhalt der Lieder swie nach der ungefähr zu bestimmenden Lebenszeit des Colin Muset (vgl. hist. litt. t. 23 p. 547 f.) angenommen werden, dass der Dichter im Anfang des 13. Jahrhunderts gelebt hat.

Die Anfangsverse der erhaltenen Lieder lauten (nach Wackernagel: Altfranzösische Lieder und Leiche p. 97) folgendermaassen:*)

1. Biaux Colins Muses ie me plaing d'une amour —
Jaikes d'Amiens laisiiers ceste folor.

2. Chantier m'estuet, quant contesse m'en prie

*) Seltsam ist es, dass die hist. litt. nur von sechs Gedichten spricht, während Wackernagel doch die Anfänge von sieben anführt.

3. Ge m'en aloie ier matin.
4. Hareu d'amors plaindre en chantant.
5. Per maintes fois m'est venu entalent.
6. Se per mon chant me deusse aligier.
7. Sospris d'amors fins cuers ne se peut taire.

Das dritte Gedicht, eine Postourelle, ist mit 19 andern altfranzösischen Pastourellen von C. Hofmann in den Sitzungsberichten der königl. bayer. Akademie der Wissenschaften vom J. 1865 (Philosoph.-philolog. Cl. II. 4. p. 312) herausgegeben worden, und — um Alles, was sich auf Jakes d'Amiens bezieht, in möglichster Vollständigkeit zusammenzustellen — theilen wir es hier unverkürzt mit:

1. Ge m'en aloie ier matin
lone un boix esbanoient,
trespensis d'amors estoie,
se m'aloie esbatant
et trovei enmei ma voie
pastorelle avenant,
toute soule apres sa proie
grant joie demenant.
toute en retentist l'erboie,
si haut aloit noitent:
„doreleu vadi vadoie!“
Robin vat appellent.
2. Gentement la saluoie,
pues li voix demandant;
„belle douce simple et coie.
cui aleis vos huchant?“
„Robin, sire, se l'avoie,
n'iroie autre querant.“
„Belle, il est leis celle anoie
ou il vait donoiant,
une a une cote bloie
(s)uaif sovent enbraissant.“
Dorelot vadi vadoie!
Marot i cort errant.
- 3. Marot trueve l'assemblee,
si s'escrie a haut cri

comme femme forceneie :
„ahi! Robin ahi!
tres orde gairce provee,
com mar venis hui ci!
molt per es baude ozeie,
quant me touls mon amin.“
Celle respont com dervee :
„il vos ameroit fi.
Dorelo vadi vadoi!
vos l'aveis acoupi.“

4. La messuele ait levee
Marot, quant l'entendi;
jai en ferist (feïst?) armetüre
quant Robins li toli.
Grant hufe li ait donee
et molt bien la bati.
Marot toute eschevelee
vers moi s'en afoït.
Por ceu ke fust plux iree,
tout en plaignant li dis :
„doreleu vadi vadoie!
Marot, grant honte ait si.
5. Marot vostre mercerie
pouc prixe, ce veeis,
cil k'ensi vos ait laidie;
certes c'est grans vilteis.
Robins vos ait acoupie,
et vos lui racoupeis.
Dorelot vadi vadoie!
un autre amin quereis.
6. „Marot vostre druerie
por deu! cor me doneis.
Je vos ain et ser et prie
piece ait, bien le saveis.“
„Sire, je sui si merrie;
por deu! ne me gabeis.“
„Non fais je, [ma] douce amie,
ains vos di veritei“

Lors' ai soeif enbraiscie,
c'a force k'a boen greit,
dorelo vadi vadoie!
en fis ma volenteit.
Quant vint a la departie,
si chante aval les preis:
„doreleu, vadon vadoie!
Robin, tu ies cous proveis.“

Man sieht der Inhalt ist der in solchen Pastourellen gewöhnliche: der Dichter erzählt, wie er auf dem Felde eine Schäferin getroffen und wie es ihm gelungen, ihre Liebesgunst zu gewinnen. Von poetischer Erfindungsgabe zeugt daher das Gedicht nicht, wol aber von Talent zu einer anmuthigen und leichten Handhabung lyrischer Formen.

Ueber die Zeit der Abfassung der art d'amors und der remedes d'amors lässt sich — zumal bei der gänzlichen Unkunde über die Lebensverhältnisse des Verfassers — nichts Näheres feststellen. Denn in den Gedichten selbst findet sich keinerlei Angabe, welche als Grundlage einer chronologischen Datirung dienen könnte. Die Erwähnung der Beghinen (V. 2299) und die Bezugnahme auf die Thierfabel (remed. V. 45) — die beiden einzigen Stellen, in denen der Dichter auf Verhältnisse seiner Zeit anspielt — sind leider viel zu allgemeiner Natur, als dass wir durch sie zu irgend welchen Schlüssen berechtigt würden. Das Aeussere der Handschrift, die Schrift selbst, die Ausschmückung und die Miniaturen deuten nach Michelant's Urtheil (a. a. O. p. XIII), welches wir ohne Bedenken adoptiren, auf das Ende des 13. oder den Beginn des 14. Jahrhunderts, eben so die Sprache, so dass der Annahme, dass der Lyriker Jakes d'Amiens der Verfasser gewesen sei, chronologisch kein Bedenken entgegensteht. Jedenfalls aber ist uns in dem Dresdener Codex nicht die Urschrift der Gedichte erhalten, denn der Umstand, dass zu wiederholten Malen unter Freilassung des Raumes einzelne Verse ausgelassen worden sind, beweist allzu deutlich,

dass der Schreiber ein ihm vorliegendes Original copirte und bereits in diesem vielleicht Lücken vorfand. Zu bedauern ist es, dass über die Geschichte der Handschrift nichts weiter bekannt ist, als dass sie im J. 1732 aus dem Hofmarschallamt in die königl. Bibliothek abgeliefert wurde (F. A. Ebert: Geschichte und Beschreibung der königl. öffentl. Bibliothek zu Dresden, p. 321). Kurze Beschreibungen der Handschrift haben mit Anführung der Eingangs- und Schlussverse Götze (die Merkwürdigkeiten der königl. Bibl. z. Dresden. I. 2. p. 145) und Falkenstein (Beschreibung der königl. öffentl. Bibl. zu Dresden p. 435) gegeben. Eine zweite Handschrift ausser der Dresdener ist nicht bekannt.

Die Sprache der Gedichte ist die picardische, doch ist der Picardismus durchaus kein so strenger, wie in den lyrischen Gedichten des Jakes d'Amiens, sondern es findet grosse Annäherung an den Dialect von Isle de France statt. Wie weit hierbei der Einfluss des Abschreibers maassgebend gewesen ist, entzieht sich natürlich der Untersuchung. Eine eingehendere Besprechung der sprachlichen Form in den herausgegebenen Dichtungen behalten wir uns bei der hier gebotenen Beschränkung des Raumes für einen anderen Ort vor.

Die Verse des Gedichtes sind die in der älteren franz. Litteratur so ungemein häufig angewandten Achtsylbner mit unmittelbar gebundenem Reime. Siebensylbner welche sich durch die Kritik beseitigen lassen, sind nicht ganz selten, z. B. V. 76. 1190. 1297. 2137, auch einzelne Neunsylbner finden sich, V. 1714. 1949. Auf die völlige Uebereinstimmung der Reimwörter für das Auge ist mit ängstlicher Strenge geachtet worden, so dass diesem Principe zu Liebe zuweilen selbst die grammatische Richtigkeit aufgegeben wird, so reimt z. B. V. 1541 die mit enuoisie, der Sinn aber fordert gebieterisch dies. Nur eine Hauptausnahme findet sich von dieser Regel: o und u reimen mit ou, wobei selbst — was seltsam genug ist — inlautendes l oder s nicht hindert z. B. home: soume (V. 350 f.), Roume: home (V. 538 f.), tout: mult (V. 382 f.), amors:

vous (V. 1278 f.); seltner ist es, dass oi mit ui reimt z. B. angoisse: puisse (V. 1767 f.); noch wollen wir den einmal vorkommenden Reim ensanle: samble (V. 1695 f.) notiren. Der rührende Reim — der von manchen Dichtern für eine Zierde gehalten worden zu sein scheint (Holland a. a. O. p. 256) — findet sich äusserst selten (V. 534 f. dois: dois, remed. V. 187 f. trouver: trouver). Der Hiatus ist, abgesehen von den Fällen, wo er allgemein erlaubt ist, vermieden werden, indessen begegnet man ihm nicht ganz selten (z. B. V. 245 sire anuit, V. 1435 dame une).

Die im Nachstehenden gegebene Ausgabe beider Gedichte ist auf dem Titel als die erste vollständige bezeichnet worden, denn in der ersten Ausgabe, welche zu Genf im J. 1509 oder doch kurz darnach erschien (vgl. Michelant a. a. O. p. XIX) und welche zugleich die clef d'amour (hier chef d'amour genannt) enthält, fehlen die remedes ganz und der art d'amors die letzten 130 Verse. Dieser Umstand sowie die grosse Seltenheit der Genfer Ausgabe — es ist nur ein einziges, im Besitze eines Herrn Bordier in Paris befindliches Exemplar bekannt! — wird unsere neue Ausgabe als gerechtfertigt, vielleicht sogar als erwünscht erscheinen lassen. Es kommt hinzu, dass in dem Genfer Drucke der Text sprachlich offenbar sehr entstellt und modernisirt ist, wie schon die von Michelant (a. a. O. p. XVI) mitgetheilten Eingangsverse zeigen:

s'aucun ne congnoist l'art d'amours
et des maulx seuffre les doulours
icy lise, si pourra sçavoir
comment l'on peut joye avoir.

Die Dresdener Hds. hat jedenfalls nicht zu Grunde gelegen.

Unsere Ausgabe soll nun eine möglichst correcte Wiedergabe der Handschrift sein, daher ist nur durch durchgängige Trennung der Wörter, durch Setzung der modernen Interpunction, durch den Gebrauch grosser Buch-

staben in Eigennamen und am Beginn der Sätze, durch Anwendung das v für u in den betr. Fällen und endlich durch Emendirung offener Schreibebehlere von ihr abgewichen worden, während inconsequente Schreibeweisen beibehalten und Emendationen anscheinender Textesverderbnisse in die Anmerkungen verwiesen wurden. — Eine Collation der Handschrift mit dem Genfer Drucke, welche für eine eingehende Kritik gewiss sehr nutzbringend gewesen wäre, wurde leider durch die Ungunst äusser Umstände unmöglich gemacht.

Am Schlusse dieser Einleitung würde der Herausgeber eine Pflicht zu versäumen glauben, wollte er nicht allen denen, welche ihn mit Rath und That in seiner Arbeit unterstützt haben, namentlich dem Herrn Oberbibliothekar Prof. Dr. Förstemann in Dresden, den Herren Professoren Dr. Dr. Ebert in Leipzig, Bartsch in Rostock und Holland in Tübingen, sowie den Herren Michelant und Paul Meyer in Paris und dem Herrn stud. G. Gröber in Leipzig, auch öffentlich seinen tiefgefühlten Dank aussprechen.

I.

Der Dichter gibt die Gründe an, welche ihn zu seinem Werke
veranlasst haben.

Cil ki ne set les ars d'amours	I ^a
et d'amors sueffre les dolours,	
moi lise, si pora savoir,	
comment on en puet ioie avoir,	
comment on si doit maintenir,	5
comment on si doit contenir,	
c'au conquerre convient grant sens,	
art et engien et grant porpens,	
ke si que les nes sunt menees	
par mer par art et compassees.	10
Mais ancois que plus vos en die,	
voel proyer amors, que s'aie	
m'otroit a ceste cose faire	
et aussi viers la debonnaire	
qui mon cuer tient en sa prison,	15
si que ie ne pens s'a li non,	
car sans amor n'iert ia conquise,	
ceste oeuvre que i'ai entreprise	
n'iert ia sans amor consume.	
Amors faites, que il agree	20
a ma tres douce dame ciere	
ki souvent mi fait pale ciere,	

sans cui amor ie ne pos faire
cose c'au siecle puisse plaire.
25 A ma matere repairier
voel desormais et commencer.

II.

Die Liebe besteht aus drei Theilen: eine Geliebte finden, sie
um Erhörung anfehen und, wenn man ihre Liebe ge-
wonnen, dieselbe sich bewahren.

I^b Tu qui veus par amors amer,
tout a premiers dois esgarder
dame que tu amer vauras,
30 avant molt biel l'acointeras,
puis li dois bielement proier,
tant qu'elle te voelle otroier
s'amor; quant elle t'iert dounee,
garde par toi soit bien gardee,
35 k'en poi d'eure molt tost perdroies
c'a grant paine conquis aroies,
qu'il i a sens au retenir
de cou c'on conquiert par loisir
et grans honte est, ce m'est avis,
40 de cou pierdre c'on a conquis:
il n'est dolours ne male vie
com de pierdre ioie d'amie.
Encor ne m'a s'amor dounee
la bielle blonde desiree
45 et s'en ai iou si grant paour
que i'en souspir et nuit et iour,
et quant iou ai tel paour donques
de pierdre ce que ie n'oc onques,
grant duel et grant anui aroie,
50 se l'avoie et puis le pierdoie.
Amant, retenes mon casti,
par moi meisme vous casti:
ki se castie par autrui
s'en a molt mains honte et anui.

III.

Anweisung, wie man die Geliebte suchen und gewinnen soll.

En trois conmandemens t'ai mis	55
trestout l'art d'amors et compris:	
c'est querre dame et puis proier	
et s'amor garder sans trecier.	
Dou premier parler te vaurai	
et enseignier cou que i'en sai:	60
Ains que de nulle souspris soies,	
esgarde, a cui dire vauroies:	Ic
„biele, ie sui li vostre amis“	
et se tes cuers i est asis,	
acointier ti dois bielement	65
et querre son acointement.	
Et ses tu, u tu le dois querre?	
En ton pais et en ta tierre	
et as fiestes, u elles vont,	
et as noces, u elles sont	70
souvent biel et bien acesmees,	
mais garde, au moustier ia n'i bees,	
ke la ne doit on fors orer,	
nonporquant s'i puet on trouver	
mainte biele, mignote dame	75
qui molt a giete par m'ame	
un douc regart simple amoureux,	
dont on est tost trespense tous.	
Or t'ai dit, u trouver poras	
dame u pucielle c'amera:	80
la, u vont por elles moustrer	
et c'autrui puissent regarder.	
Se mes conmans ne tiens a gas,	
les noces n'oublies tu pas,	
ne les carolles ne les danses:	85
la pues dire ce que tu panse	
u par parole u par samblant	
u par regart u en cantant,	

la dois tu iestre baus et lies,
90 cantans, iolis et enuoisies
et s'afiert bien, se dex me saut,
ke tu te faces un poi baut,
tant que tu puisses aprocier
ta dame et a li toucier
95 et estraindre par aventure
ausi com par enuoiseure.
I^a Es compaignies le liu quier,
u dames vont esbanoier
et, quant tu viens u ta dame est,
100 de li siervir te fai tost prest
et acointe sa compaignie,
si que cascade bien en die:
la te garde bien de mesdire,
de sousparler ne d'escondire
105 cose k'elles commanderont,
otroie cou qu'elles diront,
si c'autre fois, quant revenras,
plus volentiers veus seras.
Se tu ses lire ne canter
110 riens qui li plaise a escouter
et qui li puist aussi seoir
et dont elle puist ioie (avoir),
tu le dois faire par mon sens,
si qu'elle aint tes acointemens,
115 car qui viut a sa dame plaire,
tousiors doit penser de bien faire,
c'a sa dame viengne a plaisir,
si que te voelle conioir.
A premiers quant tu i venras
120 et a ta dame parleras,
ne li di pas tout erranment
ton pense ne trop baudement,
mais avant le dois arraisnier
d'autres coses et acointier,
125 mais souvent le dois esgarder
et de tes iex li dois moustrer

avant l'amor qui est en toi,
 mais c'on ne l' sace garde toi,
 que par eux est tost acusee
 amors souvent et demoustree; 130
 si biel ta dame proieras,
 c'aillors ne t'en acuseras II^a
 et k'elle puist en soi penser:
 „je cuic, que cis me veut amer
 qui me regarde si souvent 135
 et si tres amourusement,
 et si me samble bien par m'ame,
 qu'il m'aint plus, que nule autre dame;
 volentiers tout adies m'esgarde
 et de mon veoir se prent garde“; 140
 et s'elle en cel pense caioit,
 plus volentiers t'esgarderoit
 et ne s'en tenroit a nul fuer,
 ke ne t'en portast millor cuer.
 Et quant tu ce samblant veras, 145
 adonques dire li poras:
 „tres douce dame, ie vous aim
 et d'amors biel a vous me claim
 qui m'a mis en vostre prison:
 or est en vostre guerredon.“ 150
 Tel parolle dire poras,
 quant tu le liu en averas.

IV.

Regeln für den Umgang mit der Geliebten, besonders bei Gastmahlen.

Quant tu os devant li retraire
 aucun dit et aucun afaire,
 cou k'elle loe dois loer, 155
 cou k'elle blasme dois blasmer,
 et sa maniere et sa vaillance
 soit tout adies ta contenance,
 et se tu vois peus desus li,
 tout cortoisement oste li; 160

- s'en ses atours a messeant
 qui face a dire tant ne quant,
 dire li dois: „ma douce rien,
 certes ce ne va mie bien;
 165 s'il vos plaisoit, ie l'osteroie
 u autrement l'afaiteroie.“
- II^b
 L'une mult bien le soufferra
 et mult grant gret vous en sara:
 celle, qui ert cortoise et sage;
 170 l'autre, qui ert fiere et sauvage,
 dira molt tost: „sire par foi,
 n'ai cure, c'atoucies a moi.“
 Et se sa cote u ses mantiaus
 gist en liu qui n'est mie biaux,
 175 oster li dois mult bielement
 et au lever avient souvent,
 que sa blanche iambe veras:
 ten louier adont en aras;
 et se la iambe est biele et blanche

- 180 soit de dame u de damoiselle,
 celle oevre li est mult tres bielle
 ja ciertes ne li desplaira,
 ja courouc ne t'en mousterra,
 car bien voellent par verite,
 185 que on voie la lor biaute,
 cou k'elles ont de bien seant
 et c'a nous puet iestre plaisant.
 Se ta dame se siet en priesse,
 garde, que nus trop ne l'enpriesse,
 190 aide li, k'elle en soit hors,
 pries de li dois ioindre ton cors,
 cortoisement et biel et bien
 ausi com tu n'en puisses rien:
 la poras aucun mot lancier
 195 et en s'orelle consellier.
 Molt souvent avient, c'au mangier
 trueve on amors et sans dangier,

car les viandes et le vin	
— si com ie pens et devin —	
font sovent la gent embraser,	200
d'amors espandre et aluminer.	II ^c
Se tu veus bien mon conseil croire,	
la dois tu peu mangier et boire,	
que tu soies bien en ton sens	
en fais, en dis et en talens.	205
Teus amors est plaine d'ardure,	
c'au mangier prent et petit dure,	
et s'en est on molt fort destroit	
et lendemain en est on froit.	
Si prent on tost tele acointance	210
qui puet avoir peu de durance,	
car, quant on a but et mangie,	
si sont plus baut li cuer et lie,	
dont viennent li gas, les risees,	
car les oeuvres sont oubliees,	215
adont a on tost descouvert	
cou que on a lonc tans couviert:	
mains hom i a este souspris	
d'amors au mangier, ce m'est vis.	
La pues tu l'ivre resambler	220
por miex decouvrir ton penser,	
parler poras plus baudement,	
juer a li hardiement;	
les soties, que tu feras,	
toutes sor le vin meteras,	225
ausi sour le vin iert la coupe	
de tes mesfais; et a la coupe	
la, u t'amie buvera,	
la, u t'amie atoucera	
sa bouce, dois erramment boire:	230
ensi si li feras a croire,	
ke tu l'aimes, ensi savoir	
li fai t'amor et piercevoir;	
et s'elle touce a ses biaux dois	
aucun morsiel, prendre le dois	II ^d 235

tantost liement et mangier
et en prentant ses mains toucier,
et ensement par sous le table
taper sous le piet, n'est pas fable,
240 et quant avient, que il est tart
et la conpaignie depart,
adont la dois tu convoier
et li estraindre et embracier,
et li di: „dame, bonne nuit
245 vos doinst nostre sire anuit,
vo conpaingne tout ensement,“
et s'elle a mari hautement
u ami, boine nuit li proie
tout hautement, si que on l'oie,
250 mais entre tes dens tout en bas
la male nuit li proieras.

V.

Mit dem Gemahle der geliebten Dame muss man sich zu befreunden suchen, um freieren Zutritt in ihr Haus zu erlangen; ist dies nicht möglich, so suche man wenigstens der Geliebten nahe zu wohnen.

Se dame aimes qui ait baron,
honor li porte, c'est molt bon,
en tous lius, u le troveras,
255 de lui siervir te peneras,
ami en fai et compaignon,
si qu'il te maint a se maison,
que cou te puet molt avancier;
tousiors, te lo, occoison quier
260 a sa maison et convierser
puisses et venir et aler;
fai tant que volentiers te voie
en sa maison et te convoie.
Se tu n'i pues aler par lui,
265 fai, que tu ailles par autrui.
Se ses maris tes conpains n'est
por cou, que trop haus u bas t'est,

en le rue conpaignon quier,	
les cui tu puisses repairier,	
de cui ostel poras veoir	270
ta dame et au main et au soir	III ^a
et dont elle te puist oir	
canter et aler et venir,	
mais l'occoisons soit bien celee,	
si que poi soit de renoumee.	275
S'ailors maint et hors del pais,	
la dois tu faire des amis,	
par coi t'i puisses acointier,	
a li parler u envoyer.	

VI.

Bewahre vorsichtig das Geheimniss deiner Liebe.

Encor te loc et voel loer :	280
a nului ne di ton penser,	
s'adont bien ne ti puet valoir,	
que on ne t'en puist decevoir :	
ton pense teux savoir poroit	
ke mult durement te nuiroit.	285
N'aies ami ne compaingnon	
qui ia sace t'entention,	
s'ausi ne ses le sien penser	
ciertainement et sans douter,	
lors ti pues plus seurement	290
descouvrir et hardiement	
et lui envoyer a t'amie,	
se c'est mestiers, ie n'en doue mie.	
Portant se tu i pues aler,	
par autrui ne li dois mander;	295
fols est qui autrui i envoie	
fors lui, puisqu'il i ait sa voie :	
teux i a envoiet autrui	
ki puis en a eut anui,	
c'avoec son oes le retenoit	300
et son conpaignon le toloit.	

Porcou en parent ne te fie
ne en conpaignon de t'amie,
devant autrui ne l' dois loer
305 trop fort, que il ne l' voelle amer.
III^b Feme u enfans dois envoyer
a t'amie pour consellier.

VII.

Manche Dame erscheint am Abend beim Kerzenlichte schön,
während sie es am Tage durchaus nicht ist; erwähle dir
deshalb die Geliebte nicht am Abend.

Encor te voel ie consellier:
par nuit ne te laisse engingnier
310 de la biaute ta damoiselle,
car tele te samblera bielle
par nuit au mangier a candelle,
bielle de vis, clere et vermelle,
qui lendemain en mi le iour
315 aura pierdue sa coulour.
Ne te laisse sousprendre donques
de biaute, que veisses onques:
Qui veut acater dras u soie
drois est, que il de iour le voie.
320 Car, quant Paris, li damoisiaus
qui tant iert avenans et biaux,
des III dyvesses iugement
fist au cler iour apertement,
cascune molt bien remira,
325 apries de lor biaute iuga,
ke Venus, cou en est la soume,
por sa biaute douna la poume.
Par nuit mainte take est coverte
qui par ior est molt descouverte:
330 porcou esgarde bien au iour,
a cui tu rius douner t'amour.

VIII.

Die Frauen sind nicht spröde, wie man gewöhnlich glaubt, im
Gegentheile sie wünschen nichts mehr, als um Liebe an-
gefleht zu werden; keine Frau ist unbezwingbar.

Or t'ai dit, u poras trouver
dame que tu vauras amer,
comment tu ti dois acointier;
or te dirai sans alongier, 335
comment ta dame proieras.
Ici mestier de conseil as,
qu'elles sunt de mainte maniere,
porcou dois cangier ta proiere.
Mais retien bien en ton memoire: 340
por nulle ne t'en desespoire, III^c
tout soit rice, sote ne sage
ne basse ne de hau parage,
croi tout adies, que tu l'auras,
mult mains ases t'en greveras. 345
Car ancois se tairont oisel
au commencier del tans noviel
et li cien les lievres fuiront,
que nules femes en cest mont
se desfengent au lonc contre home, 350
car ne desirent, c'est la soume,
fors, c'on les proit et c'on les aint:
en autre rien lor cuers ne maint
et a celi plus forment plaist
qui plus s'en court et plus li plaist: 355
celi vaineras de legier
que tu n'oseras pas cuidier.
Ne sont de fust nes que nos soumes,
mais ausi, com nous desiroumes
lor conpaignie et lor soulas, 360
nous aiment elles, n'est pas gas.
La feme s'en set miex celer.
et atent, c'on le proit d'amer;
mais c'est la coustume et li drois,

365 ke on les doit requerre ancois;
 je quic, se nous nes requerriens,
 que nous d'eles requis seriens.
 Porcou ne doute ia nul iour,
 dame, tant soit de grant valor,
 370 mais hardiement avant passe
 ne redoute haute ne basse.
 Or soit bien, k'ele t'escondie,
 ne te mordera elle mie,
 la, u elle t'escondira,
 375 dedens son cuer lie en sera,
 ja ne fera si le sauvage,
 III^a miex ne t'en prist en son corage,
 n'est si laide, n'ose penser
 et cuidier, c'on le doie amer.

IX.

Regeln über das Verhalten gegen das Gesinde, namentlich gegen
das Kammermädchen der geliebten Dame.

380 Sa maisnie soit houneree
 et partout, u sera trovee,
 et sa baisiele en sour que tout:
 aidier te puet et valoir moult,
 au mains elle te prisera
 385 a sa dame et ramentevra
 et te pora molt avancier
 et miex ton affaire noncier,
 mais ton pense ne li di pas
 devant ce, que tu bien saras,
 390 c'a ta dame soit bien privee.
 Lors li pues dire ta pensee
 et par douner et par proumetre
 fai, qu'elle s'en voelle entremetre,
 nus miex aidier ne t'en poroit:
 395 l'une feme l'autre decoit
 et elles volentiers le font
 por c'a ciertes entrepris l'ont.

A sa baisielle ia n'atouces
par folie ne ne t'aprouces:
a ta dame tost te nuirait 400
por cou c'a soi miex t'ameroit.
Si t'en loc dont a astenir;
se tu viex mon conseil tenir,
fai, que la dame aies avant,
se li baissielle te plaist tant 405
por cou espoir k'elle est ionete
par aventure u pucelete,
la dame dois avant plaisier
et puis la baissielle enrequier,
et s'il avient, que tu l'assailles IV^a 410
garde que de l'outrer ne failles.
Se la baissielle as enviersee,
la coze en sera miex celee,
car tout li dit et tout li fait
ta dame te seront retrait, 415
mais garde bien sans fauseté,
c'a ta dame soit bien cele,
car se ta dame le savoit,
por voir grant maugre t'en saroit.
Et si te di a la parclose: 420
amer pucelle est mult grant coze,
mult est doutee et perilleuse,
mult destraignia^s et anieuse.

X.

Bringe deine Liebeswerbung vor, wenn die Dame in heiterer
Stimmung ist.

Tu te dois mult tres bien gaitier,
en quel point tu le dois proier: 425
proier li dois, quant elle est lie,
joyeuse, baude et enuoisie,
adont plus tost i entendra
et ta parolle escouterà.
Car, quant li cuers est en destrece 430

et en dolour et en tristeece
mauvaisement i entre amors,
c'on ne puet pas ses grans dolours
a cief de fois entroublie
435 legierement n'arier bouter,
et amors est de tel affaire:
la, u elle naist et trait saire,
novielement au commencer
440 tous anuis fait entrelaisier,
c'amors avecques soi atrait
joie et boudour, porcou ne lait
duel ne air, courous ne ire
la, u s'en vient premiers a tire,
445 ains en est ses cuers si tres lies,
si iolis et si enuoisies,
IV^b que de nul mal ne li souvient
por la doucour qui d'amors vient,
c'au commencer ioie et doucors
vient ensamble avec amors,
450 et por cou dont ta dame proie,
quant tu ses, que elle est en ioie,
c'adont le pues plus de legier
en amor metre et adrecier,
c'amors ne quiert se ioie non,
455 canter, enuoisier, abandon.
Adont la dois tu assaillir,
quant elle se crient d'acopir,
por soi vengier tost se porcace,
c'a son mari autel reface,
460 et si te loc de li coitier,
ains que s'ire puist abaissier,
car, se s'ire estoit abaissie,
espoir si tost n'entendrait mie
a toi amer n'a ta proiere,
465 ains seroit plus sauvage et fiere.

X.

Anweisung, wie man eine Dame um Liebe bitten soll.

Del acointier t'ai avant dit,
 del proier dirai sans respit,
 des or te voel ie ensegnier,
 comment tu dois dame proier,
 dire li dois bien plainement, 470
 biel et bien et entendanment:
 „dame, gent cors, cler vis, bias bras,
 dame de ioie et de solas,
 dame, dame plus de C. fois,
 a vous me renc a tous endrois, 475
 conme vos hom et vos amis,
 conme cil, qui son cuer a mis
 en vous amer sans remouvoir,
 k'en vous sont tout mi boin espoir,
 tout mi penser, tout mi desir; 480
 nulle ne m'en vient a plaisir IV^c
 fors vous, biele, que ie mar vi,
 s'en vous ne truis par tans mierci,
 que, se ia dex m'ame sekeure,
 la vostre amors me keurt si seure 485
 et me destraint si durement
 et nuit et ior estroitement,
 que ie ne puis aillors penser
 ne ie ne sai aillors tourner,
 por cou m'estuet a vous venir; 490
 c
 requerre mierci et proier,
 u ie sui mors sans recouvrier.
 Au mains, bielle et tres douce amie,
 viers moi ne vos aires mie, 495
 se ie vous aim et bien vos voel;
 si m'ait dex, vostre biel oel,
 vostre regars, vostre acointance
 et la vostre bielle samblance,

500 vostre sens, vostre cortoisie,
 plaine de douce conpaingnie,
 m'ont mis en ceste volente,
 en cest desir, en cest pense,
 dont n'isterai ia a nul iour.
505 Dex, tant souvent souspir et plor
 de la paour que iou en ai,
 car souvent sui en grant esmai,
 comment i'aie vostre amiste,
 las, caitis, et que ferai ge,
510 se vos, dame, m'escondissies?
 Une coze de voir sacies,
 se vostre amor, amie, n'ai,
 jamais ioie a mon cuer n'arai
 et se poroie bien morir,
515 teux maus m'en poroit avenir:
 IV^a de duel, d'anui, de mautalent
 et de courouc tout ensement
 est hom bien a la mort iugies.
 Ciertes, ce seroit grans pecies,
520 se ie moroie ensi por vous,
 car ie sui vostre liges tous
 et de moi, bielle debonnaire,
 poes tous iors tos vos bons faire,
 ja moi ne veres refuser
525 riens, qui vos plaise a conmander,
 ciertes il n'iert ia nule riens,
 amie douce, de tous biens,
 que ie puisse faire pour vous,
 ke ne face tout a estrous
530 a mon pooir et sans faintir;
 et porcoi lairies vous perir
 ce, dont vous poes bien aidier
 et dont poes avoir mestier
 en aucun tans aucune fois?
535 Por cou est bien raisons et drois
 que vous me voellies retenir
 por vostre home et por vous siervir,

que par tous les cors sains de Roume
 je iur, k'en cest siecle n'a home
 qui si voelle estre outreement 540
 a vous siervir entirement,
 comme ie voel: por cou vos pri,
 que me retenes a ami
 u a vostre home a tout le mains,
 que pres sui de iurer sour sains, 545
 ke vostre amor et sans fauser
 vaurai con fins amis garder.
 Helas! por coi ne l' garderoie?
 ja n'atene iou soulas ne ioie
 fors de vous seule, douce amie, 550
 en vostre puing tenes ma vie,
 toute ma ioie et mon confort,
 et d'autre part tenes ma mort:
 j'arai le quel qu'il vous plaira,
 mais, se diu plaist, ia n'avenra, 555
 que si tres biele dame face
 coze, dont Jhesucris le hace,
 car se la mort m'avies dounee,
 a droit en series blasmee
 n'a vous dame n'aferroit mie, 560
 que vous fesissies tel folie,
 tant iestes biele et avenans,
 sage, cortoise et entendans,
 ke ia ne vous ert reprouve,
 ke vous facies tel cruaute, 565
 con laisser morir vostre ami
 et en vous defalir mierci,
 c'avoec biaute, si con moi samble,
 avient mult bien doucors ensamble,
 pities, doucors et cortoisie; 570
 orguix, cruautes, felounie
 n'avint onques avoec biaute,
 mais doucors, debonnairete:
 por c'est bien drois, que vos amis
 truist en vous pities et miercis, 575

V^a

car vostre grans biautes le doit
et que d'amours requise soit."

XII.

Eine zweite Anweisung für den Liebesantrag.

Des poins la force de proyer
pues ici savoir de legier,
580 par coi en amor le metras,
par coi en amor la trairas.
Proyer redois en autre guisse
dame qui est de vaillandise,
proier li dois mult humlement
585 ausi com paourousement,
V^b si que counoisse ta paour,
quant tu vauras proyer s'amor;
s'elle en priant te voit trambler,
tost kerra, que c'iert sans fauser,
590 que tu aimes de cuer et proies,
je cuic, molt t'en avanceroies,
et si pues molt bielement dire,
conment que te doie escondire:
„Ha! douce dame, se i'osoie,
595 con volentiers ie vos diroie
un poi de coze, que ie pens,
dont souvent sui en grant porpens,
mais tant douc vostre mautalent,
que ne l'os dire apiertement,
600 se vous congie ne m'en dounes
et se vous ne m'aseures,
c'a moi mautalent n'en ares
et que ia pis ne m'en vaures:
bien m'en poes congie douner,
605 car ce ne vos puet riens couster,
c'a conseil dire vos voel chi,
pis n'en vaures, ie vos afi,
et por coi dont ne m'escoutes,
se vous pis valoir n'en poes?

ancois en pores miex valoir,	610
c'au mains en pores vos savoir	
cou que vous ne saves or mie,	
et, s'il vous plaist, ma douce amie,	
retenes le en vostre cuer	
et, s'il vous plaist, gietes le puer.	615
Et sacies, dame debonnaire,	
ke grans force le me fait faire,	
force d'amor, ie vos di bien,	
qui si m'assaut sour toute rien,	
ke ie ne sai, quel part torner	620
s'en vieng a vous mieri crier	V ^c
de vostre amor, qui me tormente	
si durement et atalente,	
que sans vous ioie avoir ne puis,	
n'aillors ne vois n'aillors ne truis	625
nulle dame ne damoiselle,	
tant soit vaillans, cointe ne biele,	
qui me puist plaire ne seoir	
ne qui me giet de cest voloir,	
de cest desir, u sui entres,	630
de vostre amor et si navres,	
douce dame, si durement	
et si tres angoisseusement,	
que ie n'i voi el que ma mort,	
s'en vous ne truis aucun confort;	635
au mains souffres, que ie vos aime,	
por dame et amie vous claime,	
ce ne me poes escondire	
ne desfendre ne contredire,	
dame, que vous ne doie amer	640
ne point ne vous en doit peser,	
car si tres bien le celeraï,	
c'aillors ne m'en descouverrai,	
dont blasmes vos doie venir,	
dont on puist parolle tenir;	645
ne ia n'i metes vostre entente	
a dire, que ie m'en repente,	

ne ne dires, ie fai folie :
 por nient seroit, ma douce amie,
 650 car ie n'ai volente ne cuer
 de vous oublier a nul fuer,
 ains m'en sai ciertes mult bon gre,
 k'en tel liu ai mis mon pense :
 benois soit mes cuers, qu'il pensa
 655 si hautement et s'asena,
 V^d c'est ma ioie tout vraiment
 de penser si tres hautement,
 c'est ma rikece et mes tresors,
 c'est mes delis, c'est mes confors,
 660 c'est mes solas, c'est ma leece
 ne puis avoir nulle tristrece.
 Dame, de vous quant me sovient!
 car lè ior, que devant moi vient
 vostre biautes en ramenbrance
 665 et vostre bielle contenance,
 vostre gent cors, vostre cler vis,
 et vostre douc regart, vocis
 au cuer ai une si grant ioie,
 que nului dire ne l' poroie,
 670 et por cou sa paine pierdroit,
 dame, qui me castieroit
 de vous amer, ne quidies ia,
 mes cuers s'en par ce ains i morra ;
 por nul blasme c'on li feroit,
 675 mes cuers ne s'en castieroit,
 et con plus m'en castieres,
 tant plus fort amer me feres,
 se l'amors plus croistre pooit,
 mais plus grans estre ne poroit
 680 ne plus grans voir estre ne puet,
 car tant vous aim que plus n'estuet,
 nus ne le puet amenuisier
 por nul casti ne enforcier,
 mais la ioie croistre i poroit,
 685 douce dame, s'il avenoit,

que vous me daignissies amer
et por vostre ami apieler
et por vostre home retenir
por vous hounerer et siervir.“
Ta proiere dois ensi faire 690
a dame k'est de haut afaire.

XIII.

Dritte Form eines Liebesantrages (wie man zu jungen Mädchen
sprechen soll).

Se tu vius amer pucelete,	VI ^a
por cou qu'elle est biele et ionete,	
proier li dois tout en riant	
et dire aussi com en gabant:	695
„bielle douce, com ies plaisans	
et sage et douce et avenans,	
biele, iolie et amoureuse	
plus que nulle autre couvoitouse;	
tout adies, mon voel, te verioie,	700
tu me fais au cuer si grant ioie,	
par le cors diu, ie t'aim, ie cuit,	
c'adies m'en sovient ior et nuit,	
je ne sai feme qui tant vaille	
ne c'a toi pris une maaile,	705
toutes les passes de biaute	
de sens, de debonnairete,	
mais ne soies plus orghilleuse	
viers moi, fiere ne desdaigneuse,	
mais soies douce et debonnaire,	710
c'autrement ne l' poes vous faire,	
vous n'en series pas loee	
ne d'autrui par amors amee;	
dois tu hair celui qui t'aime,	
qui s'amie t'apiele et claime?	715
puis c'amis sui, devien amie,	
si feras molt grant cortoisie,	
bien dois amer, car tu ies biele	

et que vaut sans ami puciele?
720 ja ne sauras, qu'est biens ne ioie,
s'en amor ten iouvent n'emploie,
il n'est ioie ne doucours
fors que celle qui vient d'amors;
trop as gent cors por embracier
725 et bielle bouce pour baisier,
sueffre, que te baisse. I. petit
VI por fine amor sans contredit,
car autant en porte li vens,
si te n'amerai miex tous tens;
730 ne n'aies ia de moi paour,
ke tolir te voelle t'ounour,
si m'ait dex, ie nel feroie,
ancois escorcier me lairoie,
n'en doutes ia, ma douce amie:
735 de ce faire n'ai talent mie,
je ne quier mais que voß m'ames
et que biel samblant me moustres
et vos souffres a embracier
a cief de fois et vous baisier,
740 que ia de cou pis ne vaures
ne reproce n'en averes."
Ensi pues dire apiertement
as pucielles tout ton talent,
en riant baisier, acoler
745 et a la folie mener.

Antworten der Damen auf die Liebesanträge.

XIV.

Antwort einer verheiratheten Dame, die ihrem Gemahle nicht
untreu werden will und die Gegenrede des Ritters.

Or t'ai bien de proier moustre
et mon sens et ma volente,
des responses t'enseignerai
cou qué i'en pens et que i'en sai.

Diversement te respondront,	750
dont souvent mari te feront.	
Se tu proies damè a mari,	
elle respondra tout ensi:	
„ciertes, biaux sire, mari ai	
et por itant je n'amerai,	755
car ie ne voel et si ne doi,	
car cou seroit encontre loi.“	
Respondre dois mult belement:	
„tant debes plus hardiement	
et plus seurement amer	760
et vos miex couvrir et celer,	
que s'avenoit, que portissies,	VI ^c
sour vo mari le meteries.“	
Celle dira tout sans ire:	
„taisies vos ent, car li miens sire	765
trop m'aime et porte grant honor	
ne cuic avoir nulle autre amor	
et molt me siet cou qu'il me fait,	
si c'aillors ne quier autre plait.“	
„Ha! douce dame debonnaire,	770
aprendes, c'uns autres set faire;	
se un autre assayet avies,	
vostre baron mains priseris;	
par une escole et par un mestre	
ne puet nus hom bien sages estre;	775
il a droit, s'a vous se deporté	
et s'il vous fait hounor et porte,	
car s'uns fiex de roi vous avoit,	
amer et siervir vous devroit	
et a vous seule deporter,	780
mais molt m'esmervel, que porter	
li voles ore si grant foi;	
si m'ait dex, si con ie croi,	
espoir il ne vous porte pas,	
ains quiert tout aillors sen solas.“	785

XV.

Antwort einer um die üble Nachrede der Leute besorgten Dame
und Entgegnung des Liebhabers.

L'autre dira: „ie n'oseroie.
car a nul fuer ie ne vauroie,
que ie fuisse d'oume blasmee,
trop en seroie mal menee,
790 ciertes sire, s'on le savoit;
li siecles molt tost s'apercoit
et s'est mais trop de mesdisans,
de mesparliers, de males gans,
c'a paines s'en puet on celer,
795 por cou doit on laier l'amer.“
„Avoi, dame, ne crees mie,
VI^d ke toute amors soit pulye!
maint deduit dames en aront
et maint solas eut en ont,
800 c'aine n'en fu l'uevre conneue
ne parolle dite aval rue;
s'on ne puet le cuidier oster,
le savoir puet on bien enbler;
por deviner ne pour cuidier
805 ne doit on sa ioie laissier,
son bon faire ne son talent:
laissies a deviner la gent!
fols est qui laisse s'amor fine,
s'aucuns u aucune devine,
810 lor gengler ne puet on tolir,
mais le fait ne puet descovrir;
se vous le fait poes celer,
que vos caille de lor gengler?“

XVI.

Antwort einer Dame, welche die Falschheit und Treulosigkeit
der Männer fürchtet; Entgegnung des Liebhabers.

L'autre dira: „n'ai soing d'amors,
il est mais trop de gengleors, 815
de traitours, de losengiers,
de faus priors, de mençoigniers,
c'on ne se set de cui gaitier,
tout beent mais a cuncyer
et a trair et a ghiller, 820
por cou ne m'en voel mais meller;
et si estes si gengleour
vos home et si tres menteour,
tantost que il lor bon fait ont,
errant apries s'en vanteront, 825
or n'ai soing de teux amisties;
et si rest cou molt grans pecies
et por cou ne m'en mellerioie
de coze, u m'ame perderoie;
se ie'l faisoie, a tout le mains 830
vauroie savoir molt bien ains,
comment seroit guerredoune, VII^a
car bien sacies par verite:
m'ame perdre et mon cors hounir
ne voel, se miex né m'en puet venir.“ 835
Quant tu ces responses oras,
en ton cuer ioie avoir devras,
car celles qui ensi respondent
lor corage molt bien espondent;
puis c'a toi se veut desraisnier, 840
il n'i a fors del embrachier
et de parler bien sagement
et si li respont doucement:
„ha! douce riens, ne doutes ia,
ja ciertes ne mi avenra, 845
que vous traitor me truissies,
je vos pri, que vous m'assaies

trestout ensi que vous vaures,
 et quant bien esprouve m'ares,
 850 retenes moi a vostre ami.
 Tres douce dame, ie vos pri
 et sacies bien tout sans fauser,
 ke point ne vous estuet douter,
 que iou ia face ne ne die
 855 cose qui court a vilounie
 n'a blasme ne a reprouvier
 ne a nul vilain reprocier;
 ciertes de çeus ne suie ie pas
 qui se vantent et font lor gas,
 860 quant il on fait lor volentes.
 Dou feu d'imfier soit embrases
 qui aine de feme se vanta
 ne d'elles trair se pena!
 que maint loial j ont perdu
 865 et por un faus sunt mescreu
 cent preudome, ie l' sai de voir:
 VII^b par vous le puis iou bien veoir,
 que pour un faus me mescrees.
 Por diu, dame, ia n'i penses,
 870 que iou faus u menteor soie,
 les dens ains sacier me lairoie,
 que ia ior de vous me vantasse
 ne ia d'amor nul ior ghilasse.
 Ne li pecies n'est pas si grans,
 875 com on dist, ne si resoignans,
 et si vos di, tenes ma foi,
 tout le peciet prendrai sour moi,
 et se vous voles des juiaus,
 reubes, deniers u aniaus,
 880 vous les ares molt volentiers,
 car ie sui vostres tout entiers
 et quanque i'ai tout ensement
 est en vostre commandement,
 il ne vous faut fors commander
 885 sor quanques i'ai sans point douter."

XVII.

Antwort einer streng sittlichen und desshalb über den Antrag
entrüsteten Dame; Entgegnung des Liebhabers.

L'autre: dira „sui ie dont fole, que m'aportes telle parole? de coi m'aves vous deveue, qui tel parolle amenteue m'aves? ce n'est pas vostre 'honors.	890
Fuies de chi, ales allours querre et trouver le bricounie, car ci nel' trouveres vous mie! miex vauroie iestre arse en I. fu, que ce me fust ia avenu!	895
'honte tost faire vous feroie, se mais parler vous en ooie. Fi, a mal eure quel despit en ai, quant vous m'aves ce dit et quant vous me tenes por sote!	900
Jou ne l'vauisise por ma kote; veniees vous por cou caiens; miex ameroie, que uns ciens m'eust mangiet les dois trestos; molt par fustes hardis et glous et vos vient de ribauderie, quant moi quesistes tel folie, a une garce de ces cans deves tel cose estre querans.“	VII ^c
A cesti diras doucement mult biel et mult cortoisement: „biele tres douce ciere amie, por diu ne vous effrees mie, se ie vos vieng proier d'amor, si m'ait dex, vostre valour le doit et vostre grans biautes, dont mes cuers est si alumes, tant iestes biele et avenans, gente de cors et bien plaisans,	905 910 915

920 que nus tenir ne se poroit
 qui vostre biaute counistroit,
 si con ie fac, ne vous amast;
 ja voir mes cuers ne vos priast,
 s'en vous la biaute ne veisse,
 925 ne mon cuer en vous ne meisse;
 les hautes dames, les ducesses,
 les roines et les contesses
 et les autres dames, proie on:
 comment s'en poroit tenir hon?
 930 qui verroit si tres grant biaute,
 que ne l'en presist volente?
 vostre oel est fait por cuer embler,
 vostre biautes me fait trambler,
 que mar vic, se mieri n'i truis,
 935 car por amer voir me destruis.
 Vous saves bien, que les millors
 VII^a aime on partout ci et aillors;
 se ie vos vieng d'amor proier,
 ne debes donkes mervillier:
 940 force d'amor le me fait faire,
 que ne me laist d'amors retraire.
 Por diu, si en aies mieri
 ou por vous morrai tout defi!"

XVIII.

Antwort einer „verständigen“ Dame. Rath des Dichters und allgemeine Betrachtungen.

945 Une autre bien t'escondira
 et mult bielement te dira:
 „sire, un bon conseil vos donroie
 et a ciertes vous loeroie,
 jamais de ce ne parlissies,
 car vostre tans i perderies
 950 et on ne doit mie muser,
 la on ne puet riens conquerer;

si vos conseil, k'en autre leu
ales porcacier vostre preu,
ne vos loc, que vous entendes
a riens, dont vous soies greves.“ 955
Li sage ensi te respondra,
mais por cou ne t'esmaie ia,
plus tost aime, se dex me saut,
li sage, quant hom qui le vaut
le requiert, c'a parler se prent 960
et li sage tout ensement
se prent et met toute en amor,
quant proies dame de valour,
car li sens et la cortoisie,
la grans valors, la druerie 965
k'elle i trueve, le fait amer,
u voelle u non, tout sans fauser;
mais li sos n'esgardera ia
u cortoisie ne sens a,
ne la sote tout ensement, 970
mais la, u lor vient a talent;
por cou ne doit on aquellir VIII^a
ne sot ne sote, mais fuir;
car la, u n'a sens ne vaillance,
entendement ne connaissance, 975
conment sara guerredouner
ne bien merir ne soi garder?
et, s'il avient, que il le font,
ja bien ne biel ne le feront,
et amors qui vient de sotie 980
en nule honor ne monteplie,
mais amors asisse en hautece
de bien, d'ounor et de noblece
monteplie adies en honor,
en ioie, en sens et en baudor. 985

XIX.

Antwort einer ängstlichen Dame; Rath des Dichters, wie der Liebhaber sich zu verhalten habe.

L'autre dira: „biaus sire ciers,
je ne sai nient de tes mestiers;
por diu, sire, laissies me ester!
je n'en quier plus oir parler,
990 que ie ne sai, a coi ce monte,
trop douc le siecle et trop douc honte,
et se vous hounie m'avies,
quel bien et quel pris en aries?
por cou vos pri par cortoisie,
995 ne voellies, que soie hounie;
je ne sai mais voir, u ie sui,
ce poise moi, c'ains vos connui,
et nuit et iour, u que ie soie,
me sanle, que adies vous voie.“
1000 Celle qui te respont ensi,
elle est vencue, ie te di,
il n'i a fors de l'embracier,
de li acoler et baissier,
elle est entree el decevoir:
1005 avoir en pues tout ton valoir,
aprevissier tout doucement
VIII^b en baissant le dois bielement,
car quant l'auras bien embracie,
deus fois u III. estroit baissie,
1010 si sera de toi plus privee.
Quant ensi l'aras escauffee,
a premerains te doutera,
por cou que tel giu fet n'ara,
s'en a espoir honte et angoisse
1015 u elle espoir de cou s'angoisse,
c'onques mais a li ne i vas,
et por cou dire li devras
mult doucement et sans effroi:
„bielle, n'aies paour de moi,

point de doutance ne d'esmai! 1020
 si m'ait dex, ie ne ferai
 cose qui vos griet a nul fuer,
 ja vos aim iou miex que men cuer,
 car ie sui voir li vos amis
 et, se vous aves vo cuer mis 1025
 en moi, ne vos doit anoier."
 Racoler le dois et baissier
 ensi biel l'apreviseras
 et tout ensi l'escaufferas,
 tant que l'auras a ton plaisir. 1030
 Del sourplus me convient taisir,
 car issus sui de ma matere
 et retorner m'en voel arriere,
 plus largement vos en dirai,
 quant des secres vous parlerai. 1035

XX.

Durch einen anfänglichen Misserfolg darf man sich nicht abschrecken lassen; ein Liebesgeständniss bahnt in jedem Falle den Weg und es bedarf dann nur fortgesetzter Werbung, um zum Ziele zu gelangen. Rathschläge, wie das Benehmen gegen Frauen sein muss, welche nicht mit dem ersten Sturme zu gewinnen sind.

Mais quant ta proiere as faite,
 por escondit ne te dehaite
 que on te face ne tē die,
 ne n'en maine ia male vie:
 qui sueffre bien commence a, 1040
 plus que demi exploitie a;
 maintien bien ton commencement VIII^c
 et le maintieng hardiement,
 car le hardi souvent aye
 aventure, ie n'en douc mie; 1045
 car a cief de fois, ie te di,
 doit on faire le fol hardi,
 c'on aquiert bien tost I. grant pris
 par fol hardement, ce m'est vis,

- 1050 c'a point le maine et a mesure,
mais ce vait molt en aventure,
par aventure conquiert on
haute honor souvent sans raison.
Pour cou ne doit resoignier
- 1055 haute ne basse de proier.
Quant tu as ta dame proie,
ta besoingne as bien avancie:
lues commencera a penser,
tes parolles a recorder
- 1060 et quant plus elle i pensera
et de toi plus li souvenra,
li pensers et li ramenbrance
le feroit entrer en esrance.
Et s'aler pues en sa maison,
- 1065 tous iors le koite et le semon;
tost le honteuse espoir fera
u lait samblant t'en mousterra
et ne te vaura esgarder
et, puet cou iestre, a toi parler;
- 1070 tele te fera grant dangier
d'esgarder et a toi resnier,
ke plus i pense en son corage,
k'elle ne moustre en son visage,
et biel li est de ta proiere,
- 1075 encor te moustrie laide ciere,
por cou esmaier ne te dois
.
L'autre ne se pora tenir
de toi esgarder, sans mentir,
- 1080 la, u te vaurra eskiver
et se parolle ensi veer,
savoir poras a son samblant
s'elle t'aime ne tant ne quant:
s'elle t'esgarde et a toi bee,
- 1085 saces qu'elle est d'amors navree.
Lors en avant ne te soit gief
et se li proie de recief.

Se n'i pues u n'oses aler,
va la, tu e puist esgarder,
u soit de lonc u soit de pres, 1090
d'iex u del cieſ l'encline adies.

Encoe bien te loeroie:
tes mains li ioing, mais c'on ne l' voie,
ausi com en priant mieri
et que muires d'amors por li, 1095
et fai, que te voie plourer

tenrement et fort souspirer:
teux cozes molt bien le feront
amolir et l'esmouueront
a cou, k'elle ait mieri de toi. 1100

Et si te loc en bonne foi,
que li envoies des escriis,
des cancounetes, des bias dis,
car ce le puet mult esmouvoir,
s'elle les voloît recevoir, 1105
aucune fois i escrira

u elle espoir te mandera,
et se riens te reveut mander,
le rescrire ne lais ester
por nulle rien que tu i voies, 1110
c'a li tes escriis ne renvoies;

aucune fois te respondra,
u bien u mal te mandera. IX^a

Et selonc cou que tu orras,
a ta dame remanderas: 1115

se tu ses, que voelle ioiaus,
envoie li et bons et biaux,
car puis qu'elle violt del tien prendre,
seurement i pues entendre, 1120
k'elle le bee a desiervir,

se ghiller ne veut et trair,
mais la dame qui cou feroit
trop laidement mesprenderoit,
mais ia dame voir ne l' fera
qui los et hounour amera. 1125

- Et por cou te voel castoier,
c'aucune set de ce mestier,
que, se tu pues, tout sans donner
pense ton affaire aciever,
1130 mais le prometre te conmant:
proumet ases et ricemant,
que cil est fols qui por proumettre
laisse se besoigne a cief metre.
Mon voel ne sera ia trais
1135 nus fins amans ne escarnis:
por povres amans ensegnier
fai iou cest livre et adrecier.
Mes consaus est, s'on le puet faire,
sans donner faire son affaire.
1140 Qui n'a que donner ne ke prendre,
bien se doit garder de mesprendre,
sagement aler et venir,
a point aler et revenir:
s'il fait sa dame a lui irier,
1145 n'a de coi le puist apayer,
en dangier iestre li convient,
tant que sa besoigne a point vient;
IX^b mais cil ki puet asses donner,
n'a mestier de point escouter,
1150 qui porte deniers a tel plait,
mult tost sa besoigne i a fait,
en tel liu il poroit proier,
c'on n'i aime fors le denier,
mais dame sage et entendans
1155 a cou ne sera ia baans,
tost met s'amor et li otroie,
car n'a que faire de mounoie;
dame qui set et puet et vaut
et a cui nulle riens ne faut,
1160 esgarder doit, si com ie quit,
u puisse mener son deduit
bien et biel et celeement,
k'en un point est communalment

et rice et povre et bas et haut,
 c'a tel mestier, se dex me saut, 1165
 que rikece ne porte amour
 ne povretes ne caut savour,
 k'en amor n'a point de raison,
 souvent avenir le voit on.
 Se t'amie fait ton desir 1170
 et tu veus de s'amor ioir,
 fai tousiors, c'aies son bon gre:
 si l'aras a ta volente.

XXI.

Wenn die Dame es wünscht, muss man ihr bereitwillig Geschenke
 machen. — Verweigert die Dame die höchste Gunst, so muss
 man sie ihr gewaltsam abzurufen suchen und darf sich
 durch Widerstand nicht abschrecken lassen.

S'elle demande, si li doune,
 n'est pas amis qui ce resoune; 1175
 se tu veus iestre bien cortois,
 sans demander douner li dois,
 se tu vois, qu'elle en ait mestier
 et tu en auras tel louier,
 k'elle molt miex t'en amera 1180
 et millor gre t'en savera
 s'iert tous iors a ta volente,
 et s'elle i trueve escarsete, IX^c
 si quidera iestre traie
 et ausi, que ne l'aimes mie, 1185
 s'en kieroit tost en tel penser,
 dont encor te pora peser
 et dont grant duel avoir poroies:
 por cou te loc, que cortois soies,
 que par conseil vilounie 1190
 ne feras tu ia viers t'amie.
 Dame c'a son ami se doune
 cortoisement et abandoune
 sans demander, sans prendre rien,
 siervir le dois et biel et bien. 1195

Et, s'il avient, que tu le trueves
 seul a seul, garde, que t'esprueves
 et li acoler et baissier:
 le sourplus aras de legier,
 1200 puis que tant en veut consentir,
 mais peu trouveras, sans mentir,
 qui de son gret le t'otroit ia.
 La, u elle se desfendra
 et fera samblant de courcier,
 1205 si le dois tu voir esforcier;
 la, u elle s'estordera,
 l'enforcement molt amera;
 honteuses sunt del otroier,
 por cou les doit on efforcier,
 1210 seul a seul puis c'o toi s'enbat,
 outree veut soit sans debat,
 et telle i a qui de son gre
 t'otroiera sa volente,
 que faire vaura cortoisie
 1215 ne force faire n'aime mie,
 mais durement se desfendrait,
 c'outre son gre l'en forceroit:
 IX^a se de tel afaire le vois,
 sa volente atendre dois
 1220 et li pries molt doucement,
 que souffrir voelle ton talent;
 s'ele ne se va desfendant,
 debat n'i met ne tant ne quant
 ne laisse pas ne soit outree,
 1225 puis k'il li plaist et li agree;
 et se ne te veut consentir,
 ta force i met et fai sentir:
 miex vaut, c'a force soit outree,
 que d'iluec puist iestre escapee;
 1230 et se d'illuec puet escaper
 sans li vaintre sans li outrer,
 jamais ne si embatera,
 puet c'iestre, ne plus n'i venra

la, u le puisses esforcier,
 au mains t'en fera grant dangier 1235.
 de revenir une autre fois;
 por cōu esforcier adies le dois,
 car, puis c'une fois t'iert outree,
 plus t'en sera abandounee,
 d'illuec en avant sans dangier 1240
 venra o toi por dosnoyer.
 Ne soies mie adies honteus,
 quant veras, que boins ert li leus,
 mais keurt li sus con esragies,
 k'elles tienent a mauvesties, 1245
 quant escaper les laisse on,
 a tous iors mais tost les piert on.
 La, u moustre, que elle est lie,
 s'en est elle espoir courecie
 et apries si s'en vont gabant 1250
 et le gent vont escarnissant,
 et pour ce les doit on outrer,
 c'apries ne s'en puissent gaber. X^a
 Mais s'a force en as ton solas,
 por cou mains ne l'en priseras 1255
 ne ne l'en fai piour samblant,
 ains li va grant ioie menant
 et baisse les iex et le vis,
 car la force est uns grans delis;
 apries la force le rapaies 1260
 por cou, que son bon gre en aies.

XXII. ¶

Anweisung, wie man nach der gewaltsam abgerungenen höchsten
 Gunst die Geliebte beruhigen soll.

Diex, s'estoie en itel point,
 c'a m'amie m' eusse ioint
 et iou larmoier le veoie,
 con ioians li essueroie 1265
 de ma langue tres doucement

et de ma bouce bielement
 ses iex, ses larmes et sa face!
 se nostre sires bien me face,
 1270 molt tres doucement li diroie :
 „bielle tres douce simple coie,
 por diu vos proi, ne ploures mie,
 or iestes ma dame et n'amie,
 si ferai quanques vous vaures,
 1275 or sui de vous assurees,
 or ne m'estuet douter iamais,
 c'autrui ames por nul delais,
 or est affremee l'amors,
 si que n'ai mais paor de vous,
 1280 or vous aim cent tans plus ases,
 ke devant, sacies par vretes,
 a tous iors mais m'aves conquis,
 je sui vestres loiaus amis,
 jamais ne vous oublierai,
 1285 tenes ma foi, ains vos servrai.“
 Tout ensi rapaier le dois,
 quant tu plourer t'amiè vois
 X^b et de rekief le dois baissier
 et tres doucement embracier.

XXIII.

Anweisung, wie man sich die Liebe erhalten soll.

1290 Or t'ai appris et ensegniet,
 tant que tu as tout exploitiet
 et mene a point ton affaire;
 or te voel autre conmant faire,
 comment s'amor garder devras,
 1295 si que ioie adies en auras.
 Par mon art l'as trouvee et quise
 et par mon sens l'as tu conquise,
 grant engien et grant sens affiert
 a garder cou que on conquiert.
 1300 Si desfent, que tu cure n'aies

d'amor desfendre par caraies.
 S'amor veus tenir et garder,
 teus soies, c'on te doie amer,
 en ta biaute pas ne te fie
 por avoir amour et amie, 1305
 car ce petit valoir te doit,
 s'en ton cors autre bien n'avoit:
 sages soies et bien courtois,
 s'en vauras miex en tos endrois.
 Ulixes mie biaux n'estoit, 1310
 mais sages et cortoit estoit,
 biaux parliers fu ensorquetout,
 por cou fist son voloir partout.
 Biautes vait molt tost a declin,
 mais sens remaint iusk'en la fin. 1315
 Biaux parliers soies viers t'amie
 s'aies en toi sens, courtoisie.
 Ne ia viers t'amie ne cose,
 car c'est a amant laide cose,
 mais porte li boines novielles 1320
 qui li soient plaisans et bielles,
 si amera ton repairier
 et souferra ton dosnoyer. X^c
 Quant tu i viens ne fai l'irous,
 le fol parlier ne l'envious, 1325
 mais soies lies et envoisies;
 se tu estoies bien iries,
 n'en dois tu faire nul samblant:
 tu viens por faire ioie grant
 de ta dame, t'amie ciere, 1330
 dont dois tu faire lie ciere;
 li mes ne coses ne conbates
 ne ne la fieres ne ne bates,
 car vous n'iestes pas ensamble
 par mariage, ce me samble, 1335
 por cou si s'en pora partir,
 quant il li venra a plaisir.
 Mais a celui qui te nuiroit

- dois tu nuisir a grant esplot.
 1340 Viers tes anemis dois, sans faille,
 esmouvoir tencon et bataille,
 et a t'amie simple et coie
 dois tu mener solas et ioie.
 Por quant si m'est il avenu
 1345 aucune fois, que i'ai feru
 m'amie u grant buffe dounee
 et par les treces trainee
 u ie l'acolai durement,
 trestout de gre a ensient
 1350 la, u molt petit mesfaisoit,
 fors que tant quant el liu aloit
 u parloit trop par aventure,
 qu'il m'estoit lait et par droiture,
 ne mal n'i avoit tant ne quant,
 1355 mais ie l' faisoie a ensiant
 et si en faisoie l'irous,
 le foursene et le ialous
 et le batoie et le feroie
 et par mautalent li disoie:
 X^a
 1360 „a la rue por coi alastes,
 quant ancois a moi n'en parlastes?
 por diu, trouvera on iamaiz
 feme qui ia se tiengne en pais
 u on se puist croire et fier?“
 1365 Quant tu le veras miex plorer
 pour cou, que tu l'aras ferue
 u laidement espoir batue,
 et elle molt te maudira
 et le foursenee fera
 1370 si fort, k'elle te mangeroit
 errant as dens, s'elle pooit,
 et tu l'oras molt dementer,
 en plourant hautement crier,
 ensus de li ne t'en va mie,
 1375 mais assie toi dales t'amie,
 souspire fort, fai le dolant

et te maudi molt laidemant
tres devant li, si qu'elle croie,
qu'a .ciertes soit, et k'elle t'oie:
„Dex! que m'est il or venu, 1380
que i'ai hui bien mon sens perdu,
or ai iou fait grant dyablie,
grant outrage et grande folie;
helas! caitis, maleures
de com mal eure ie fui nes! 1385
c'est grans dolors, que ie vif tant,
dyables, portes m'ent errant,
car ie l'ai tres bien desiervi!
cest ior, diu, mal aiourne vi!
por le cuer diu, por coi ferue 1390
mon cuer, m'amie ne batue
que iou aim .c. tans plus de moi?
et si ne sai dire pour c'oi, XIa
honte me doit bien avenir.
Douce amie, laissies veir! 1395
t'ai iou mal fait, moustre le moi!
ja morrai de dolour, ie croi,
se tu ne te vas confortant.“
Embracier le va maintenant.
La, u le veras miex plourer, 1400
plaindre forment et dolouser,
va, si l'estraint et si l'embrace,
les iex, les larmes et la face
li baisse molt tres doucement
et la bouce tout ensement 1405
et li di: „bielle, simple et coie,
si m'ait dex, iries estoie
je ne sai par quel dyablie
.
qui tost fait faire maint outrage,
j'eusse plus cier le malage 1410
d'une fievre quartaine avoir,
c'a fait amors, je l' sai de voir;
je vos quic bien pierdre par foi

- la, u vos tieng et sene et voi.“
- 1415
son vis et sa face baissant,
k'errant en faces ton plaisir
d'une fois a li regesir;
li mautalens iert oublies
- 1420 et tous li mesfais pardounes.
Fai, tant que tu le faces rire;
s'apries par les cheveux te tire
et elle te bat bien et fiert,
sueffre tout, que bien i affiert.
- 1425 En tel maniere li feras
croire, que ialous en seras,
bien querra par la ialousie
que tu l'aimes sans treceerie.
- XI^b
1430 Une grant dame une grant buffe
dounai — ne l' tenes mie a truffe! —,
grant duel en fist, molt en ploura,
a ocire les maneca
a son conseil celeement,
mais lendemain tout autrement
- 1435 ot tost son corage cangie
et dist, trop avoit le cuer lie,
„or sui ie“ dist elle „seure,
k'il m'aime bien outre mesure,
ja voir, ensi ne m'atoucast,
- 1440 s'a desmesure ne m'amast,
s'il ne m'amast par loiaute,
jalous de moi n'eust este,
or voi iou et sai molt tres bien,
ke il m'aime sor toute rien.“
- 1445 Ensi dist elle et ensi fist,
c'aine pior samblant ne m'en fist,
et encor fis apries l'irous
et li moustrai molt grans courous,
dangier fis de li regarder
- 1450 et en apries d'a li parler
et par samblant ie li moustroie,

que de li plus cure n'avoie,
 et s'avoie si grant talent
 d'a li venir a parlement,
 que del desir moroie tous, 1455
 tant en estoie couvoitous
 et desirans plus c'onques mais;
 tart li fu k'elle eust sa pais.
 En son cuer puis miex m'en ama
 et tout adies plus m'en pris, 1460
 renouveler et enforcer
 fis l'amor que voloit laisser;
 sor mon pris parloit a autrui,
 par coi ie li fis cest anui. XIc
 Ensi m'avint et ensi fis, 1465
 or voies, se de riens mespris.
 Se t'amie est trop orghilleuse,
 trop parleresse et trop noiseuse,
 sueffre le debonnairement,
 tous iors soies a son talent; 1470
 garde se pais c'ert cortoisie
 a ton ami et a t'amie:
 peu est de gent, u n'ait a dire,
 por cou t'amie ne despire,
 n'estrive par parole a li, 1475
 otroie li tout, ie t'en pri:
 dames se voellent hounerer,
 cierir, siervir et redouter.
 S'il avient, qu'elle iue a toi,
 a ensient piert, ie t'en proi, 1480
 atorne ton giu malement,
 si k'elle en rie boinement;
 se elle dist: „ales moi la!“
 sans nul essoigne errant i va,
 en quel liu c'ait de toi afaire, 1485
 comment que ce te soit contraire;
 a ton pooir li dois aidier
 et la, u tu pues avancier;
 ne soies mie perecous

- 1490 d'aconplir ses voloirs tous iors,
car pereceus hom ne poroit
d'amors goir en nul endroit,
amors n'a cure de perece,
ains veut, c'on ait mainte destrece;
- 1495 mainte angoisse et mainte froidure
et mainte grant mal aventure,
maint peril et mainte paour
en ai souffiert et nuit et iour,
mais trestout doucour me sanloit,
- XI^a
1500 et quant ma dame apries savoit
le peril, u este avoie,
s'en rioit et menoit grant ioie
la, u l'en pesoit durement
de la honte et dou grief torment
- 1505 k'elle veoit, c'avoie eut
por li souffiert et consentut:
si m'estoit bien apries meri,
car souvent miex m'en conioi.
S'a toi vient u tu vas a li,
- 1510 or t'en souviengne, ie t'en pri:
son sens, sa debounairete
loe tant et sa grant biaute,
son gent gors, sa bouce, son vis,
ausi que soies esbahis,
- 1515 comment que soit apparellie;
di, que tres bien est afaitie,
ensi le blange, ensi le lobe,
et que tres bien li siet sa robe:
si quidera tout en loant,
- 1520 d'amor soit, que le loes tant;
u s'elle cante u s'elle pleure,
di li: „se ia dex me sekeure,
tres bien vos avient, dame, et siet,
il sanle, que riens ne vos griet,
- 1525 dame, coze que vous facies,
trop naitement vos afaities;“
et se tu le tiens a loisir

et tu dois faire ton plaisir,
 loe son pis et ses mamielles
 et di, que trop te samblent bielles, 1530
 loe costes et bras et hance
 et di: „que vous par iestes blanche,
 n'est dame, u tant ait de delit,“
 mais garde bien, se dex t'ait, XII^a
 que ne se voist apiercevant 1535
 de cou, que tu le vas gabant,
 car se le gas en percevoit,
 le deduit mains en priseroit
 et avoec toi plus a envis
 se deduiroit, ce m'est avis, 1540
 et s'elle voit, que por voir die
 adont te sera envoisie;
 de mains, de iambes et de bras
 lors auras tu tant de solas,
 c'a paines croire le poroies. 1545
 Fai tous iors, que souvent le voies
 et c'adies oie tes parolles
 sages, envoisies et foles
 et souvent fai de toi dangier;
 quant plus en aras desirier, 1550
 tant le feras plus escaufer,
 se souvent le fais desirer,
 sour toi alumer et esprendre;
 mais ne l'fai longement attendre,
 que par trop longe demorance 1555
 feroit molt tost autre acointance,
 c'on se doit bien arriere traire
 a chief de piece por miex faire,
 ke miex en face le mestier
 et c'on ait de toi desirier: 1560
 quant Menelaus trop demora
 et Elaine Paris ama

 tost cuide feme estre acoupie, 1565

par li fuir est trop irie,
 lors se travaille et lors se paine
 de li vengier, con fist Elaine:
 XII^b par mautalent d'acoperie
 1570 a on tost fait grant derverie.
 Nonporquant ie te voel loer:
 c'a cief de fois le fai sirer,
 c'autrui ne voelles acointier
 et pour autrui amour laier,
 1575 encor n'en aies tu talent,
 a cief de fois en fai samblant:
 amors qu'est seure, est desroute
 et celle dure qui se doute.
 Sacies, k'ensi souvent ai fait,
 1580 souvent m'en a on fait maint lait,
 lies sui, quant on me va batant
 et tout mon vis d'ongles gratant,
 batus en fui et molt piles,
 ribaus, fiex a putain clames,
 1585 mais molt doucement le soufroie,
 tout m'estoit bon, lors li dissoie:
 „douce suer, ies tu foursenee?
 or as une bourde escoutee,
 dex t'avertisse a bien ton songe!
 1590 as tu songiet ceste menconge?
 vous me mescrees a grant tort,
 ancois me doinse dex la mort,
 que viers vos mesprenge ne face
 cose dont vostre cors me hace,
 1595 ne que iou aime autrui que vous;
 ne m'en mescrees ia nuls iors,
 tenes ma foi, ie vos plevis!“
 Lors li baisse les iex, le vis,
 si l'auras toute rapaye,
 1600 ja tant ne l'auras courecie.
 Or entent bien a ce conmant:
 ne va pas t'amie espiant,
 je te loc tout a droiture

car cil quiert sa mal aventure	XII ^c
qui viut savoir, se s'amie aime,	1605
souvent por las dolant se claime;	
que te vaut sa honte savoir,	
dont duel et ire pues avoir?	
de l' savoir n'aies couvoitise,	
ne croi, c'amast en nulle guise	1610
autrui que toi, ancois morroit,	
k'elle altrui que toi ameroit;	
clo tes orelles et tes iex	
la, u tu le meskerras miex;	
por ton mal achiever le di,	1615
et por ton duel tout autresi;	
s'autrui trouver o li quidoies,	
aler pas ciertes n'i devroies;	
miex te vient estre .I. poi ialous,	
que voiant tes iex estre cous,	1620
que honte aroies et viutance,	
se tu n'en prendoies vengeance,	
a paines s'en puet on vengier	
sans soi hounir et damagier;	
miex vient, ta honte saces seus	1625
c'autres, c'est t'ounors et tes preus;	
et se tu le savoies bien,	
si te loc iou sour toute rien,	
fai sanlant, que n'en saces mie,	
d'autre cose fai ciere lie	1630
et elle lors paour ara,	
de son mesfait se doutera,	
si sera plus humelians,	
plus debonnaire et plus servans	
et plus se vaurà mais gaitier	1635
de toi tourmenter n'airier.	
Encor te loc, se me veus croire,	
se t'amie est pale et noire	
u lais dens ait u laide bouce,	XII ^d
son messeant ne li reprouce:	1640
s'elle est grasse, t'as boune koute,	

a tiere ne giron t ti koute;
 se petite est, plus delitable
 est au mestier et avenable;
 1645 et s'elle a longe u grant eskine,
 elle resamble une chuine;
 et s'elle est c'une vake grosse,
 c'est uns touniaus, elle n'a osse;
 se noire est, claime le brunete;
 1650 se palle est, claime le blankete:
 ensi dois en bien retourner
 les visces que tu pues noter;
 et s'elle est baude u soursalie,
 di, k'elle est mignote et iolie;
 1655 et s'elle est vielle, tiens le a sage
 et dou mestier set bien l'usage:
 tout le mal k'en li trouveras
 et c'a premiers en li veras,
 aprens le ensi biel a noumer;
 1660 en la fin ne te puet grever:
 qui va les cuirs tanes veoir,
 la puour sent, ie'l sai de voir,
 tout a premiers, ie le sai bien;
 se lonc en est, ne l'en souvient,
 1665 car par la longe acoustumance
 a il de la puour souffrance;
 t'amie ensi sueffre a premier,
 s'elle t'est gries au commencer.

XXIV.

Anweisung, wie sich der Liebhaber zu benehmen habe, wenn ihm von der Geliebten die höchste Gunst erwiesen wird.

Tant ai parle, que sui au lit,
 1670 u on doit faire le delit,
 et quant la viens, ne soies tex,
 que par toi ne soit fais li jeux
 ke on desire tant a faire.
 XIII^e Del sourplus me doi ie bien taire,

mais tes mains met trestout partout,	1675
u il te siet, sans nul redout,	
car ie ne m'en tenroie mie	
de mes mains mettre en le partie	
que la feme vot miex couvrir,	
et si ne m'en poc ains tenir,	1680
que s'elle fu u bielle u blanche,	
le ventre, le pis et la hance	
ne veisse a descouviert	
et le sourplus tout en apiert;	
maintes fois m'en sui conbatus,	1685
de l' veoir ai este batus,	
et maint cop m'en a on doune	
et por mal leceour clame.	
Encor te voel ie commander:	
la besoingne ne dois haster,	1690
se bon liu as et bon loisir;	
sueffre, que soit a son plaisir,	
t'amie aussi a son talent;	
acordes vous au finement,	
ke facies la besoingne ensanle,	1695
ausi li plaira, ce me samble;	
et se tu n'as point de seior	
et dou demorer n'as paor,	
• quanque te pues, te dois haster	
por cou, c'on ne te puist trouver.	1700

XXV.

Winke, wie sich der Liebhaber in seinem Aeusseren zu halten hat.

Or as t'amie, or as ta ioie,	
et por coi plus t'ensegneroie	
fors, c'un poi te vaurai moustrer,	
comment tu te dois atourner?	
S'avant plus parle en eusse,	1705
ma matere copee eusse.	
Si biel soies apparellies,	
si biau viestus, si biau caucies	

XIII^b a ton pooir et plaisanment,
 1710 k'en plaies miex a toute gent,
 rere te fai et roengnier
 a bon mestre et souvent pignier;
 tien bien nais tos tes garnemens
 si fai bien tous mes commandemens,
 1715 por tout adies soies cortois
 et biaux parliers en tous endrois.
 Je ne te voel plus commander,
 car as dames vaurai parler.

XXVI.

Ermahnung, dass sich die Damen vor wankelmüthigen und treu-
 losen Liebhabern sichern sollen. Aufforderung, in der Jugend
 zu lieben.

Les dames vaurai enseigner:
 1720 mon voel nes poroit engingnier
 nus hom ne trair ne ghiller,
 por cou les vaurai doctriener,
 k'elles se sacent bien desfendre,
 que nus hom ne les puist sosprendre;
 1725 bien vauroie, k'elles seussent,
 ki de cuer proie, et conneussent
 les faus amans, les traitors,
 les losengiers, les menteors:
 traitour seroient houni
 1730 et li menteor escarni.
 Ha! se ma dame le savoit,
 con l'aim de cuer, et connissoit,
 molt tost m'otroieroit s'amor
 et guerpiroit le traitor
 1735 ki se paine de li trair,
 ki bee a li dou tout hounir,
 et jou n'i bee s'a bien non,
 se ie l' fac, c'est grant mesprison.
 Por cou, k'est tant de losengiers,
 1740 seroit as dames grans mestiers,

k'elles seussent retenir
 loial amant et conioir,
 car trop d'oumes ghilleors voi
 si m'en poise trop endroit moi. XIII^e
 Peu de femes sevent ghiller, 1745
 mes a envis voellent douner
 lor amor, ie l' sai sans mentir,
 car adies doutent dou trair
 et certes elles ont grant droit,
 fols est ki les en blasmeroit: 1750
 s'elle doute, elle a grant raison,
 plus met en amor que li hom.
 Mult ai grant duel et grant en^{nie},
 quant voi vaillant dame engignie
 par un traitour souduiant 1755
 et par un vilain non sacant
 qui tost apries s'en veut vanter:
 a poi, qu'il ne me fait crever
 del duel k'en ai et del anui,
 n'a gaires c'un tel enconnui, 1760
 au cuer en ai si grant dolour,
 encor en muir ie cascun iour.
 Cil muert bien qui porte en son cuer
 tel duel qu'il ne puet gieter puer
 et dont l'estuet ioie oublier 1765
 et hair cou qu'il doit amer,
 il n'est dolors, maus ne angoisse
 qui a cesti prendre se puisse:
 por cou doit molt dame gaitier,
 a cui doit s'amor otroyer, 1770
 u au mains, k'elle en soit celee,
 ke laidement n'en soit blasmee,
 et, s'avenoit, c'on l'en blasmast,
 c'a tout le mains tel home amast,
 k'il fust si cortois et vaillans, 1775
 ke li blasmes en fust mains grans.
 Li hom ne se puet abaissier
 ne li feme trop soushaucier.

- XIII^a** Dame doit molt bien regarder,
1780 ki c'est qui le prie d'amer,
en quel maniere et en quel guisse,
s'il i a ghille ne faintisse,
s'il sa proiere longement
maintient et sans repentement,
1785 se il l'aime de cuer loial,
s'il ne bee viers li nul mal
fors droite amor si com il doit;
se tel le trueve et aperçoit,
s'en amor est bien conuissables,
1790 sages, cortois et amiables,
et il ne soit pas mesdissans
ne vanteres, mais bien celans,
et il se met a li siervir
a son pooir sans repentir,
1795 bien le doit dame a son conmant
tenir et faire biel samblant:
ensi d'amor goir porra
et ensi d'amor ioie aura.
Dame qui veut son tans user,
1800 en amor mettre et deporter
oie dont mon commandement,
je li di au commencement:
Endementiers k'elle est plaisans
au siecle et bielle et avenans,
1805 sueffre et atende, c'on le proie,
et mult debonnairement oie
celui qui le proie d'amer;
ne doit laissier son tans passer,
que elle n'emploit sa iouvente
1810 en amor et mete s'entente,
car trop laidement se decoit
qui atent, tant que vielle soit,
c'adont nus ne l'en proiera,
XIV^a adonques se desmentira,
1815 k'elle avera son tans perdu
ne d'amor n'ara riens seu,

por cou li loc, qu'en sa iouvente
 face tant, que ne s'en repente,
 quant elle ert et vielle et kenue
 et de sa biaute decheue, 1820
 dont espanisse ses pecies,
 car sotie est et mauvaisties
 de laisser passer sa ~~iouvente~~ *ionelle*
 et iestre sote en sa viellece.
 Dame qui pecie n'avera, 1825
 de coi dont se repentira?
 Ames donques, âmes, ames
 endementiers que tans aves
 et que vostre amors atalente
 et vostre biautes se presente 1830
 et c'on vos proie et vos requiert,
 adont la biautes i affiert.

XXVII.

Anweisung, wie man lästige Liebhaber abweisen muss.

Esgardes, dame, au commencer,
 qui est cil qui vos veut proier,
 et, se saves, qu'il ne le vaille, 1835
 escondis en, voist et si faille,
 c'on ne doit longes escouter
 cose k'en pris ne puet monter
 ne on ne doit gent recoillir
 ke on ne bee a retenir 1840
 n'on ne le doit laisser muser,
 mais molt tost arriere bouter
 et son pense et son cointance,
 si que mais n'i ait esperance,
 ne apries faire biel samblant 1845
 ne li regarder tant ne quant,
 car, s'en apries le regardies,
 en esperance le metres;
 s'il revenoit a vous arriere
 de recief faire sa proiere, XIV^b 1850

- si en pories valoir pis,
 ke blasmes en venroit u pis,
 se sueffres home a toi atraire,
 a home dont tu n'as afaire;
 1855 por cou te loc, se n'en as cure
 et il te vient par aventure
 en ta maison pour dosnoier,
 dire li dois sans espargnier:
 „fuies de ci isnielement!
 1860 n'ai soing de vostre acointement;
 s'une autre fois venant vos truis,
 je vos cloroie au devant l'uis.“
 S'il veut toutes voies parler
 lieve toi sus sans arriester
 1865 et ta maison li fai vuidier,
 si qu'il n'i ost plus repairier.
 S'il est teux hon et si grans sire,
 ta maison n'oses escondire
 et d'ales toi viengne seoir,
 1870 longement n'i dois remanoir:
 u atent en cambre u en solier,
 ausi com ci aies mestier,
 u aler poras en la vile
 et li di bielement sans ire:
 1875 „biaus dous sire, ne vos poist mie,
 mande m'a une moie amie,
 aler m'i couvient sans alonge,
 car c'est por une grant besoinge“;
 u les toi fai gens assambler,
 1880 k'il ne puist dire son penser:
 ensi t'en poras delivrer
 et tout sans toi faire blasmer.

XXVIII.

Rathschläge, wie man einen gefälligen Liebhaber fesseln und prüfen soll.

Neporquant, se tu bien l'amoies, faire a le fois le deveroies	XIV ^c
pour lui faire plus embrasser en t'amor et plus alumer, ke tu dois bien faire dangier d'a toi parler et consellier et dou regarder ensement a cief de fois, non trop souvent,	1885
tant que saces ciertainement, qu'il t'aint de cuer et loiaument: lors dois atendre et arriester et ses parolles escouter, se il te plaist et se tu l'aimes,	1890
si que pour fole ne te claines apries quant tu fui l'aroies, k'espoir au lonc tu le perdroides, c'a toi revenir ne poroit et aillors tost s'acointeroit,	1895
si t'en poroit forment peser, por cou ne dois tu eskiver celui que tu veus retenir et dont tu vius au lonc ioir, mais oies cou qu'il vaura dire	1900
tout bielement et tot sans ire et le tien en boine esperance, par douc regart, douce samblance, par dous ris, biaux ius et biaux gas li pues faire asses de solas,	1905
dont grant ioie aura a son cuer, tant qu'il ne vauroit a nul fuer t'amor a nule autre cangier: por coi feroies tu dangier de ce que ne te couste rien	1910
viers celui que tu veus a tien	1915

- et a ton ami detenir
 por ton deduit, por ton plaisir?
- XIV^a
 1920 Soies si sage et si courtoise
 ke ne faces riens qui te poise,
 fai le mignote et le iolie,
 sueffre, c'a toi iut, gabe et rie,
 de son venir fai biel samblant,
 si qu'il s'en voist apercevant,
- 1925 ke biel te soit de sa venue,
 ke s'amors en seroit creue;
 entent bien ses dis et ses gas,
 torne a bien dit quanke c'oras,
 encore mesdesist un peu,
- 1930 a fieste le torne, a geu,
 que cascuns n'a pas bien le sens
 de bien parler, si com ie pens,
 sa maniere esgarde et son iestre
 et selonc cou si redoys iestre :
- 1935 li un heent molt le simplece,
 cointise heent et noblece,
 li autre aiment molt les beubans,
 les orghius et les hors de l' sens,
 le feme baude de parler,
- 1940 cascuns set et rire et iuer:
 por ce a tel point te contenras,
 c'a ton ami plaire poras.
 Je ne te voel pas ci despondre,
 comment tu dois a cascun respondre,
- 1945 par c'a derriere en ai dit tant,
 ke bien dois prendre a creant,
 la poras, se tu viex entendre,
 a respondre molt bien aprendre,
 car, se deus fois le racontoie,
- 1950 ou livre point n'amenderoie,
 c'on ne doit. II. fois mettre en conte
 une cose, car c'estroit honte;
 as homes mainte cose a dite
- XV^a
 c'a vous ne doit iestre redite,

par exemple i poes entendre,	1955
mainte coze i pues tu aprendre.	
Devant ton ami te contiegnes,	
si bielement, que le retiegnes,	
et, s'il estent viers toi sa brace,	
sueffre bien, c'un petit t'embrace	1960
et puet cou iestre sans proier,	
te vaura .I. petit baissier,	
c'avant proyer ne t'en saura,	
espoir si sages ne sera,	
toutes voies li dois souferre,	1965
encor ne t'en sace il requerre,	
aprevisier le dois ensi	
et puis com iree li di,	
fai samblant, c'a force l'emport,	
puis di: „sire, vos aves tort,	1970
quanke voles, dites a moi,	
mais tenes vos mains, ie vos proi“;	
li autres dira bielement	
qui sara pryer doucement:	
„car m'otroies, ma douce amie,	1975
un seul baissier por cortoisie,	
adont m'ares vous retenu	
a vostre ami, a vostre dru“;	
adont biel li responderas	
et cortoisement li diras:	1980
„biaus dous amis, sacies de voir,	
que ie vous aim sans decevoir,	
por cou, que si biel me proyes,	
vous otroi, que vous le pregnies	
a vostre talent, dous amis,	1985
comme cortois et bien apris,	
car ie sui vostre lige toute	
a tos iors mais sans nulle doute“.	
Ji biel mot plaissant et poli	XV ^b
a ton voloir le metront, si	1990
k'il t'amera si ardanmant,	
ke dou tout fera ton conmant,	

- car nulle coze tant n'afolle
 cuer d'ome que douce parolle.
- 1995 S'il estoit tous faus et faintis,
 si devenroit il fins amis
 par ton sens et ton biel afaire,
 se tu sagement le ses traire,
 que mains hom souvent sans cuer proie
- 2000 qui puis tout son cuer i emploie,
 si k'il n'en puet iamais tourner,
 tant de bien i puet il trouver:
 por cou ne dois tu resoingnier
 souffrir ton ami .I. baissier,
- 2005 c'adonkes est il plus navres,
 d'amors espris et alumes,
 mais le sourplus vos desfenc bien,
 que n'otroyes por nulle rien.
- 2010 .Si l'ayes molt bien esprouve
 en mainte guisse et retourne,
 en mainte guisse assaieras
 celui que tu amer vauras;
 se tu vois bien, que il te siut
- 2015 la, u tu vas et te poursuit,
 au moustier, as noces, a fieste —
 car s'il t'aime, bien par ma tieste
 en tous les lius, u te sara
 et sans blasme aler i pora,
 saces, qu'il ira tout adies,
- 2020 que cors et oel sivent de pries
 la, u li iex maint et repose
 ne puet entendre a autre cose —
 et se tu vois, qu'il s'abandonne
- XV^e a toi siervir, presente et doune
- 2025 son avoir et sans demander,
 et s'il le fait sans conmander
 ce qu'il set que bon et biel t'est,
 s'a ton besoing le trueves priest:
 saces, qu'il t'aime sans fausser.
- 2030 En nul point miex ne l' pues prover,

c'a la bourse, ce m'est avis,
 la pues savoir, qu'il t'est amis,
 et s'il houneure te maisnie,
 si c'a toi caseuns bien en die,
 mais, qu'il le face si par coivre, 2035
 ke l'amor ne puissent parcoivre;
 s'il aime ciaux qui o toi vont
 la, u tu vas, qui o toi sunt,
 et s'il fait aucune proueece
 por toi u aucune noblece 2040
 et de lui parler en bien fait
 et toute vilounie lait:
 quant ensi esprouve l'aras,
 adonques t'amor li donras
 si biel et si cortoisement, 2045
 k'il t'aint et prise durement,
 c'on doit biel et bien recevoir
 celui dont on puet ioie avoir.

XXIX.

Ist ein Rendez-vous bestimmt worden, so muss die Dame ihrem
 Ritter den Zugang etwas erschweren.

Se iour li mes, qu'il a toi viegne,
 ses que feras? or t'en souviegne: 2050
 la, u pues bien ton huis ouvrir,
 ens le pues mettre et recoillir
 par autre liu petit estroit
 la, u il past a grant destroit,
 et se fors l'uis nului avoies, 2055
 ouvrir bien tost ne li devoies
 mais si pau, c'a paines i past
 et k'au passer trestos se quast,
 et l'uis contre tien par derrier; XV^a
 encor te voel ie consellier: 2060
 fai le un petit dehors muser,
 ancois que puist dedens entrer.
 Se tu li mes liu en vregier,

- 2065 par haut liu le fai ens ploncier
u par buisson u parmi haie
fort et espes, que mainte plaie
el vis u ailleurs en recoille
u del mur tressaillir se doille;
ja n'i aura tant de messaise,
2070 ke biel ne li soit et li plaise
et tout li tourne a grant doucor,
se il est espris de l'amour.
Ensi le met et hors et ens,
mais quant il est entres dedens,
2075 lors li dois molt doucement dire:
„mes tres dous amis, mes dos sire,
conforte m'aves, quant vous voi,
que tant d'anuis aves por moi“;
fai samblant, que rien ne t'en soit
2080 se durement blecies n'estoit
ne t'en soit ia une escaloigne,
mais qu'il face bien la besoingne,
de mal, d'anui qu'il ait eu,
mais c'on ne l' ait aperceu.
2085 Quant avient, que liu li metras,
k'en liu venra, u tu seras,
dire li dois: „biaus amis dous,
ciertes li cuers me tramble tous,
dous ami, molt vos aim et crieng,
2090 quant por vostre amor ici vieng:
n'est hom por cui ie le fesisse
ne tele coze consentisse“.
Boinement te sueffre a baissier,
XVI^a soues estraindre et embracier
2095 et, s'il de plus faire t'efforce,
sueffre le aussi com par force;
apremiers qu'il me samble drois,
asses d'anui faire li dois.
Aucune fois i fui lastes,
2100 mal baillis et mal atornes,
ke l'uevre faire ne pooie,

dont dolans et honteus estoie :
quant en tel point vois ton ami,
adonkes gabe, iue et ri,
doucement le baisse et embrace 2105
et sueffre, que tout son bon face.

XXX.

Erörterung, ob die Dame von ihrem Liebhaber Geschenke
annehmen dürfe.

Et se tu me veus demander,
s'ancois li dois del sien rouver,
ci endroit te consellerai 2110
ciertes au miex que ie porai :
sans demander s'il te dounoit,
au prendre pau de blasma aroit :
se tu li demandes ancois,
tost te dira, qu'il est destrois,
mais errant penser li feras, 2115
k'ensi aillors fait averas,
tu li feras perdre, ie quit,
tout le plaisir de son deduit,
si que espoir mains li plaira
cil deduis qu'il desire a ; 2120
s'amer et tenir le vauroies,
ja ancois prendre n'en devroies,
car miudre gre te doit savoir,
s'en pardon li fais son voloir,
car cuidier li feras tous iors, 2125
c'a cou faire t'amaine amors
s'en iert plus lies et plus ioians
et l'amors en sera plus grans.
Mais por ce qu'est tant de mauvais, XVI^b
de vilains, traitours, pusnais, 2130
se vous ne saves bien ancois,
qu'il soit larges et courtois,
vos loge, c'avant prendes tant,
c'apries n'en ales repentant,

- 2135 car teux i a, quant il ont fait,
de douner sunt molt tost retrait
et de l'amor sunt refroidie,
quant lor voloir ont exploitie
et a noient ont tost tourne
- 2140 grant cortoisie et grant bonte.
Se tu n'en avoies mestier,
prent au mains por lui essayer,
c'au rendre poras tost venir,
se toi ne plaist au retenir,
- 2145 et se rendre ne li voloies,
doucelement au mains li diroies:
„mes dous sire, mes amis ciers,
m'amors et tous mes desiriers,
ne m'en sacies mie maugre
- 2150 ne ne l' tenes a mauveste,
se iou ai pris de vos deniers,
ciertes, s'il ne m'en fust mestiers,
je n'en presisse voir noient,
ne vos aim pas por vostre argent,
- 2155 certes molt bien le vos rendrai,
si tost que pooir en aurai:
je venderai mes pois, mes bles
u de mes toilles les rares
et, se vous voles, tout errant
- 2160 les rares vous, se dex m'amant,
c'a nul fuer ie ne l' retenoie,
se vostre maugre en avoie“;
et, s'il disoit com bareteres,
XVI^e por cou ke il seroit ghilleres:
- 2165 „je les voel bien, rendes le moi!
je te conmane et si te proi,
c'au rendre ne quieres alonge“,
lors li di sans poynt de vergoinge:
„au revenir vous les ares,
- 2170 mes escrits est trop fort fremes,
mes coses i acoulleroie,
et s'est nuis, goute n'i veroie;

vous les rares certes molt bien,
se il estoient lige mien,
si les aries vous, amis dous; 2175
ja n'aim ie au siecle fors vous."
Ensi tres bien le blangiras
et de losenge le paistras,
et ton vouloir fai des deniers
si com tu veus et t'est mestiers. 2180
Et por ce que ie ne voel mie,
que tu soies mesconsellie,
dame, par mon enseignement,
loc le prendre au commencement,
qu'il ne se puist apries gaber 2185
et por sote te puist clamer,
s'elle est teux, que prendre doie,
et elle a mestier de mounoie,
et se cil est teux, sans douter,
que il li doie demander, 2190
car teux i a, u n'a que prendre,
mais li delit n'en sunt pas mendre,
et celle qui n'en a mestier
de prendre se doit hontoyer.

XXXI.

Von den Geheimnissen der Liebe.

Ichi desfenc sans nulle doute, 2695
ke nus fel vilains ne m'escoute:
del secre d'amors voel parler
c'a tous ne doit on demoustrer
ne a toutes, ce m'est avis, XVI^a
qui cuers ont nices et faintis 2200
ne ia ne saveront avoir
amors, car tant n'ont de savoir,
n'autrui ne sevent deliter
n'eles meismes deporter.
Quant ton ami tiens en recoit 2205
et volentiers s'en dormiroit,

- qu'il ert aussi comme mates
et il a fait ses volentes
et volentiers reposeroit,
2210 qu'i reposer le laisseroit,
qu'il se gist trestous cois ius,
dont li dois tu resaillir sus
et tes gambes sour lui gieter
et embracier et acoler
2215 et monter sour lui et saillir;
aprent espees a fourbir
u aprent a faire candelle
ne te revien mie a merveille,
se tu raprens traire le vake;
2220 tant le debout et tire et sake,
ke tu le faces lever sus
et de recief faire son us:
ensi le dois tu revellier
et au bien faire radrecier.
2225 Sages, cortois gre t'en sora *sara ?*
et que molt l'aimes cuidera;
et, se il est uns fel vilains,
garde, ia n'i metes les mains
a lui esmouvoir, ie t'en pri,
2230 et le te loc et t'en casti,
tost t'en tenroit a leceresse
et por baude et por baretesse
de cou que tu par druerie
XVIIa feroies et par courtoisie,
2235 mais se tu vois et apercois,
ke biel li soit, faire le dois:
li courtois le t'atournera
a bien et bon gre t'en sara.
Adies te paine de ce faire
2240 dont puisses a ton ami plaire.

XXXI.

Rathschläge, wie sich die Frauen kleiden sollen, um zu gefallen.

Or ai parle dusc'al delit
 c'on fait et en cambre et en lit,
 comment on si doit maintenir
 et son ami en lit ioir,
 encor te vaurai enseigner, 2245
 comment te dois apparellier:
 Tous iors soies bien atornee
 plaisamment et bien acesmee,
 quant la feme est bien atiree,
 elle en est plus tost covoitiee, 2250
 mais maintes bieles femes sunt
 qui ia avoir ne se saront,
 ains se tienent molt nicement
 et de dras mal apertement:
 a pierdue tieng la biaute 2255
 c'on ne set tenir en cierte.
 Tous iors se doit feme afaitier
 et plaisamment apparellier:
 adies vauroie, par saint Mor,
 la moie fust viestue d'or! 2260
 Et celles qui amors maintiennent
 et les ioies d'amors soustienent,
 une rien lor voel enseigner:
 quant se doivent apparellier,
 son ami n'i laist dame aler, 2265
 car tele coze i poroit trouver,
 dont elle avoit le cuer dolant;
 car s'il i a riens messeant,
 couvrir les dois a ton ami XVII^b
 et a toutes gens autresi; 2270
 tel cose veir i poroit,
 que a tous iors plus te haroit:
 por ce ains te dois acesmer
 c'a ton ami voisses parler.

- 2275 Les dras viest qui miex te seront
et ceux fui qui te messeront:
la noire blanke te fera
la rouge coulor te donra;
biële guimpe et bielle cemise
2280 aies tous iors, ce te devise;
ti chaviel soient bien trecie,
souvent lave, souvent pignie;
ne n'aies pas roigneus le col,
c'est laide cose, par saint Pol;
2285 adies te contien naitement
de toutes riens et plaisamment;
plus laide de toi adies quier,
celi dois tu acompaignier:
les li plus bielle sanleras,
2290 les les bielles tout perdu as.
Aucune bielle a desmesure
ai veu qui de li n'ot cure
et ne se voloit afaitier,
souvent l'ai oi desprissier,
2295 car trop se tenoit kastement,
por sote le tenoit la gent:
dame c'au monde veut plaisir
nettement se doit contenir.
Les beghines, ie le sai bien,
2300 aiment nette sor toute rien,
plus nettement apparellies
les voi c'autres et affaities.
molt tienent nes lor garnemens,
XVII^e les vis ont clers et rouvelens,
2305 s'aiment bien boire et bien mangier,
largement viestir et caucier,
molt se sunt enviers diu enclines,
volentiers lievent as matines.
Tel cose en ai oi parler
2310 ke ie ne voel ci raconter,
d'une riens sui lies, sans mentir,
ke diu ne puet on pas mentir,

le siecle puet on engignier,
mais diu ne puet on cuncyer.
Et puis que gent relegieus 2315
de dras avoir sunt desdaigneus,
molt doit on ordure hair;
dame c'au siecle veut plaisir
adies, netement te contien!
asses fier il tourne a bien, 2320
car li biaux apparelemens
et li sages contenemens
fait le feme amer et prissier
et plus c'une autre couvoitier;
et molt me poise durement, 2325
quant i'en oi parler laidement,
por ce ne vauroie tant ne quant,
n'i veist on piour samblant,
car trop les aim et bien lor voel
et male goute lor criet l'oel 2330
qui en mesdist une seule eure
ne tant ne quant les deshonneure.
He! dame, gaities vous adies,
car li mesdissant vos sunt pries.
Et si vos loc, que ia baisielle 2335
n'aies qui plus de vos soit bielle
ne feme qui vos amors port.
car molt tost vos en feroit tort
et avenu est mainte fois. XVII^d
Mais or est bien raisons et drois, 2340
ke ie me doie reposer,
mais or vaurai mon dit finer,
car autre cose ai entreprise
ki ne doit iestre arrier mise.
Se tant peusse dire et faire, 2345
ke ie peusse a celi plaire
qui me tient en telle destrece,
que ie ne puis avoir leece,
fieste faire ne mener ioie,
k'elle ne consent ne otroie, 2350

- que de s'amor asseures
soie, tant ne quant affremes!
mi paor et mi desconfort
ne valent pas mains d'une mort.
2355 Et s'en cest livre a rien mespris,
dont par droit doie iestre repris:
por le tourment et por l'anui
et por le dolour, u ie sui,
si le me doit on pardouner,
2360 car qui saroit bien mon penser,
molt tost le me pardouneroit
et molt fort s'esmerveilleroit.
Pardon requier tout ensement,
se i'ai parle trop baudement
2365 en aucun liu, qu'il i affiert
et ma matere le requiert.
Jakes d'Amiens qui par cest livre
a s'amie tout a delivre
com fins amans proie mieri
2370 et a iointes mains autresi,
et vous aussi tout l'em proies,
que mercis l'en prenge et pities,
ou ia ne puist avoir pardon
XVIII^a de ses pecies ne guarisson,
2375 mais male mors le puist ferir,
ains c'autrui en voie goir,
n'elle d'autrui ne rait ia ioie,
mais en infier tiegne sa voie,
se par tans n'a de moi mieri,
2380 quant ie si bielement li pri.
Toute voies salus li manc
et del tout a diu le conmanç.
Explicit dou roumant
d'Ovide de art en Roumant.

Chi apries commence remedes d'amours.

I.

Einleitung. Der Dichter gibt das Motiv an, welches ihn zu seinem Werke bewogen habe.

Cil qui de rimer s'entremet
 et qui a cou s'entente met,
 ke dit u fait voelle retraire
 u exemple d'aucun afaire,
 celle matere doit eslire, 5
 de coi il puist aucun bien dire
 d'ouneste et de courtoisie
 sans medit et sans vilounie.
 Nus ne se devroit entremetre
 de vilain dit conter en lettre, 10
 car tout sans lettre et tout sans rime XVIII^b
 en set cascuns par lui meisme,
 dont cascuns en fait a reprendre,
 quant il lor sens voelent despendre
 a blasmer cou que loer doivent, 15
 dont il preu ne los ne recoivent,
 ains se font hair et blasmer
 de ceux qui les doivent amer,
 si com cil fist qui tant mesfist,
 ke de feme le blasme escrist, 20
 dont il ne peust pas soufire
 au los d'elles n'au bien descire.
 Ne di, k'elles soient sans tece,
 car nus morteus n'est qui ne pece,
 nus ne fu onques sans peciet, 25
 neis li ciel sunt enteciet
 et molt i a d'autres encore
 que ramentoivre ne voel ore,
 n'il n'est mestiers: si m'en tairai
 et a mon propos revenrai, 30
 savoir, se ie trouver poroie

par aucun art cemin u voie
qui a matere n'asenast
et ki par mi si me menast,
35 ke si peuisse mon dit faire,
que pourfiter peüst et plaie,
car a ce voellent tout cil tendre
qui a diter voellent entendre:
por cou i ai n'entente mise
40 si le croi bien avoir asisse,
por ke li dis soit boins u viux.
La matere est asses gentiux
et avenans et couvingnable,
elle n'est pas faite de fable,
45 ne de Renart ne d'Ysengrin
XVIII^e ne de Biernart ne de Belin,
ains est de grant pitie estraite
et par amors rimee et faite,
dont i'ai au cuer ioie et leece,
50 quant fine amors a ce m'adrece
et si fort me fait aprimer,
con a confort d'amors douner,
s'en sai bon gre en mon corage
la tres douce, cortoise et sage,
55 par cui amor tant m'entremis,
que tel matere en rime mis,
car, se mes dis puet plaie a li,
je n'i fac pas force d'autrui,
ains ert mi paine bien sauvee,
60 se ceste rime li agreee,
et bien li doit iestre greable,
car elle li ert pourfitable,
s'elle de cuer l'ot et entent,
et ne mie lui seulement,
65 mais a tous qui en esperance
sueffrent d'amors la peneance,
car s'il le voellent bien entendre,
de lor griete i puent prendre
et confort et alegement,

s'il sevent del enseignement 70
 ke il trouveront ci escrit,
 si com la rime enseigne et dit.
 Por ceste raison que i'ai dite,
 ai ie ceste matere eslite,
 car quant ie vi que la tres douce 75
 d'un dart d'amor senti la touce
 et que ia en iert si ferue,
 ke pale en iert et esperdue
 ne ne s'en savoit consellier,
 je me pensai, que travellier 80
 me couvenroit et mettre cure, XVIII^a
 savoir, se iou par aventure
 le peusse recomforter,
 si k'elle se seust deporter,
 et au mains plus biel contenir, 85
 se sa griete ne puet fenir;
 et pour cou que i'en oi pitie
 enconmencai i cest ditie,
 et dex si finir le m'otroit,
 ke ses preus et li miens i soit, 90
 car de son preu seroit ma ioie
 et sa dolors seroit la moie:
 huimais pores donques oir,
 comment on puet d'amors ioir
 selonc la moie entension, 95
 sauve millour opinion.

II.

Von der Wissenschaft der Liebe. (Definition der betreffenden Begriffe).

Cil qui d'amors veut ioie avoir
 tout avant li estuet savoir,
 que c'est amors, k'est sa maistrie,
 qui est amis, qui est amie: 100
 ces .IIII. savoir li estuet,
 u autrement ioir ne puet.

Amors en II. pars est partie :
amors qui loist et ne loist mie ;
105 amors qui loist est carites,
et, si con dist l'auctorites,
karites cou est dex meisme ;
celle amors doit estre hautisme
qui diu meisme est apielee
110 par le raison que i'ai moustree.
Celle amors est de tel nature,
ke cescuns doit mettre sa cure
en diu amer premierement
de tout son cuer entirement,
115 de toute s'ame et sa poissance,
et soi ne mece en oubliance,
XIX^a car a droit n'aime lui n'autrui
cil qui ne set ciers estre a lui,
on doit apries, ce dist la rime,
120 son proisme amer com lui meisme :
mes proismes est par ma devise
qui tient la foi de sainte eglisee.
Ki ceste amor bien garderoit,
jamaïs nul ior ne peceroit,
125 car nus ne puet bien diu amer
sans ses commandemens garder,
et qui les veut garder a droit,
mal laisser et bien faire doit.
Cou est la partie premiere
130 d'amors qui loist et sa maniere.
Or vous dirai l'autre partie
de celle amor qui ne loist mie :
Si com li philosophes dist
qui celle amor aussi descrist,
135 amors est abis de corage,
a une volente volage,
acordans a raison contraire ;
si faite amors pas ne doit plaire,
car contre diu est vraiment,
140 sa raison a assenement,

dont esce cose veritable,
 que tex raisons n'est pas loisable,
 et saves, quels est sa coustume:
 si faite amors les cuers alume
 et si fort embrasse et esprent 145
 de ceaus, a cui elle se prent,
 ke miex deust iestre apielee
 amertume c' amors noumee,
 car n'est nus qui croire peust,
 s'ancois essayet ne l'eust, 150
 l'amertume ne la douleur,
 XIX^b
 l'angoisse, paine ne labour
 qui est en celle amor souffrir,
 souvent fait ces amans palir,
 coulour cangier et remuer, 155
 fremir d'angoisse et tressuer
 et si avient aucune fois,
 que tant les tient amors destrois,
 qu'il en pierdent contenance,
 le boire, mangier ensement, 160
 si c'au lit les couvient venir,
 quant ne se pueent plus tenir;
 n'ont mestier de phisisyens,
 car de tel mal ne sevent riens,
 ains les i covient tant gesir, 165
 qu'il ioïssent de lor gesir,
 n'en pueent garir autrement,
 quant il aiment si faitement,
 ains en destruient lor nature,
 aussi con d'iaus n'eussent cure, 170
 et s'en grievent forment si fort,
 c' a le fois en sueffrent la mort.
 Or aves la maniere oïe
 de celle amor qui ne loist mie,
 or vurai apries espieler, 175
 ke on doit ami apieler:
 si con liçons en nos escriis,
 tous tans aime qui est amis,

cest aussi une aversite,
180 que on aime en prosperite,
cest aussi c'on doit en mesaise
que on voit l'oume amer en saise:
au besoing le trueve l'en prest,
adont voit on qui amis est;
185 celui doit on ami clamer
XIX^e qui si faitement set amer,
et comment on le puet trouver,
ce puet on par singnes trouver.
Si signe sont boin a aprendre
190 ses puet on de legier entendre:
cou c'on aime on voit volentiers,
et cou est li signes premiers,
car ce siut on dire tous iors:
„la sont li oel, u est amors“,
195 c'a fait mainte amor parcevoir,
quant on aime sans decevoir,
car n'est nus qui s'en puist garder,
s'il bien aime, dou regarder.
Li secons singnes dist briement,
200 que cescuns ot molt liement
et dist de son ami le bien;
s'il en ot mal, sour toute rien
le contredist et le deffent,
car ne croit pas legierment
205 qui bien aime coi que nus die,
ke ses amis face folie.
Li tiers signes nos dist apries,
que nulle riens ne lonc ne pries
ne plaist en ceste mortel vie
210 tant com d'ami la compaignie.
Li quars dist: por demouree
ne doit amors estre oubliee,
por griete ne par singnourie
ne doit elle estre deguerpie.
215 Li quins dist: c'on erient courecier
celui cui on a de cuer chier.

Li sisimes nous fait savoir,	
c'amors fait bien tel sens avoir,	
que cescuns de son ami croit,	
ke nus de lui miudres ne soit.	220
Li sietismes savoir nos fait,	XIX ^c
ke cou qui a s'on ami plaist,	
c'a s'ounor torne et son porfit	
doit on faire sans nul respit,	
et au besoing tout sans requeste	225
doit on moustrer sa vie preste.	
Par ces singnes savoir puet on,	
qui a droit aime ne ki non.	
A tant des signes vos soufisse,	
et tout ausi, com ie devise,	230
del ami est il de s'amie,	
dont mestiers n'est, que redie	
de son affaire la maniere,	
car par les signes est plenièr,	
se vous bien entendu m'aves;	235
asses ai moustre, ce saves,	
ke c'est amors, qu'est sa maistrie,	
qui est amis et qui amie.	
Tout cou estoit ancois savoir,	
c'on puist ioie d'amors avoir;	240
encor couvient plus retenir	
ki au desus en veut venir.	

III.

Anweisung zur Liebe.

Les parties vos ai moustrees,	
mais comment erent assamblees	
vos vaurai iou apries traitier :	245
teux connoist bos, pierre, mortier,	
qui ne saroit faire maison,	
dont il m'est vis, que par raison	
est mestiers que iou miex desclare	

250 la maniere de cest affaire.
 Quiconques a cou s'abandoune
 et qui son cuer a cou adoune,
 que il tant se voelle pener,
 ke il si haut voelle mener,
255 k'en castiel d'amors se travaille,
 XX^a por souffrir si haute bataille,
 se il en veut bien aciever,
 si que trop ne s'en puist grever,
 il doit .v. coses enkierkier
260 et regarder au commencer;
 s'i doit savoir premiers de coi,
 c'est au commencement de soi,
 et apries regart le persoune
 a cui son cuer par amors doune,
265 comment et quant, u elle maint,
 doit regarder, ancois qu'il aint.
 Tu qui a cou bees entendre,
 et a si brief mestier aprendre,
 tout avant te dois regarder,
270 ki ies, de quel condistion,
 dou siecle u de religion,
 desloyes u en mariage,
 en quel ordene u em prestrage,
 sages dou siecle u en clergie,
275 de vil ou de gentil lignie,
 se tu as biaute u proece
 u autre viertu u rikece:
 de tout en tout le tien pooir
 dois tu esgarder et veoir
280 ta maniere et toute ta vie;
 et aussi di ie de t'amie,
 com i'ai chi dit et par devant,
 son afaire et son couvenant,
 sa maniere et trestout ses tors,
285 ains que tu te vantes d'amors,
 dois regarder entirement
 et elle les tiens ensement,

s'elle a talent ne baierie,
 ke devenir voelle t'amie,
 car tout aussi, cou est la soume, XX^b 290
 di ie de l' feme con de l' home.
 Or ai les .II. coses premieres
 devisees et les manieres,
 c'est comment on doit regarder
 soi et celui c'on veut amer; 295
 apries si est li tierce cose
 de coi ie bien dire vous ose,
 ke il i a asses a dire,
 car bien couvient, que on remire,
 ke d'amors se veut entremetre, 300
 comment on i doit son cuer mettre,
 car si puet on mener l'afaire,
 c'on n'en puet pas sen cuer retraire,
 car nus ne set, s'il ne l'assaie,
 que c'est d'amors ne sa manaie: 305
 on croit, que teux soit vrais amis
 qui espoir ne l'est pas demis,
 et telle croit on vraie amie
 qui aussi ne l'est pas demie,
 par cou ferait il bien retraire 310
 son cuer, tant c'on seust l'afaire,
 comment on si poroit gaitier
 et de teux gens miex eslongier,
 c'on seust si l'afaire et l'iestre,
 c'on ne peust deceut iestre. 315
 Selonc diversite de gens
 divers cuer ont divers talens,
 des quels .III. parties ont,
 si vos dirai, qui elles' sont,
 c'est, que tout cil qui amer voelent 320
 ces .III. voies querre doivent
 u par proumesse u par proiere
 par oevre ou par bielle ciere.
 Or voions dont, confaitement
 on puet amer plus sagement. XX^c 325

Cil qui se voellent aloyer
u par proumesse u par louier,
de teux ne doit on prisier gaires
ne lor amor ne lor affaires,
330 car on voit avenir souvent:
quant il ont ferme lor talent,
si demandent lor legerie,
cou est l'amors qui ne loist mie,
quant il ne quierent fors pecier,
335 ce font hourieres et hourier,
tant se sevent abandouner,
quant li uns d'aus a que douner,
et nequedent li anchyen,
li philosophe et crestyen,
340 cil qui fissent les lois de Roume,
dissent, qu'il loist a cascun home
tenir s'amie en soignentage,
mais qu'il soient sans mariage
a demener si faite vie,
345 mais selonc diu il ne loist mie,
ains pece cascuns mortelment
qui a feme gist carnelment,
se de lui espousee n'iert,
dont por un seul peciet n'affiert
350 .VII. ans tous plains de peneance,
et, se il muert sans repentance,
dedens imfier sera tandis,
que dex sera en paradis,
mais il soloit iestrement
355 en la vies loy premierement,
car la feme estoit lapidee
ki de tel fait estoit prouvee.
Or aves vous oi comment
amors par proumesse se vent
360 XX^a et confaitement ceux on prise
qui amer voellent en tel guisse,
cil en sevent miex la maistrie
ki plus sevent de ribaudie.

Or voions donques la maniere,
 com on amaine par proiere; 365
 se aucuns de ciaux se deut,
 par proiere porcacier veut
 u en maniere, que il puisse,
 que de son mal garrison truisse;
 nus ne s'en devrait merveillier, 370
 car on seut dire en reprovier,
 que cil qui a dou feu mestier
 le voist a son doit porcacier.
 Mais cui on pri bien se gart,
 car on a veu maint musart 375
 qui molt bien sevent s'i 'mploier,
 quant venir pueent au proier
 et aux bien loer et vanter
 et tout cou convient creanter
 et dusc'a tant le simple faindre, 380
 que leur desir puissent ataindre;
 si faite gent n'ont mie honte
 ne de mentir ne tienent conte
 et por cou ne doit on pas croire,
 ke toute parole soit voire: 385
 celui doit on tenir por sot
 qui croire veut tout cou qu'il ot,
 car tart vient on au repentir,
 quant on est decut par mentir;
 s'aucune aime celi qui prie, 390
 ses amis por cou n'est il mie,
 ains le puet molt bien decevoir,
 por cou doit cascade le voir,
 prouver et veoir les signes,
 savoir, s'il est de s'amor dingnes XXI^a 395
 ne teux k'elle le doie aimer,
 ains c'ami le voelle clamer;
 proiere pas ne decevroit
 celle qui si se garderoit.
 De la proiere atant me tais, 400
 des oevres dirai et des fais;

Cil qui se voellent aloyer
u par proumesse u par louier,
de teux ne doit on prisier gaires
ne lor amor ne lor affaires,
330 car on voit avenir souvent:
quant il ont ferme lor talent,
si demandent lor legerie,
cou est l'amors qui ne loist mie,
quant il ne quierent fors pecier,
335 ce font hourieres et hourier,
tant se sevent abandonner,
quant li uns d'aus a que douner,
et nequedent li anchyen,
li philosophe et crestyen,
340 cil qui fissent les lois de Roume,
dissent, qu'il loist a cascun home
tenir s'amie en soignentage,
mais qu'il soient sans mariage
a demener si faite vie,
345 mais selonc diu il ne loist mie,
ains pece cascuns mortelment
qui a feme gist carnelment,
se de lui espousee n'iert,
dont por un seul peciet n'affiert
350 .VII. ans tous plains de peneance,
et, se il muert sans repentance,
dedens imfier sera tandis,
que dex sera en paradis,
mais il soloit iestrement
355 en la vies loy premierement,
car la feme estoit lapidee
ki de tel fait estoit prouuee.
Or aves vous oi comment
amors par proumesse se vent
360 XX^a et confaitement ceux on prise
qui amer voellent en tel guisse,
cil en sevent miex la maistrie
ki plus sevent de ribaudie.

Or voions donques la maniere,
 com on amaine par proiere; 365
 se aucuns de ciaus se deut,
 par proiere porcacier veut
 u en maniere, què il puisse,
 que de son mal garrison truisse;
 nus ne s'en devrait merveillier, 370
 car on sent dire en reprovier,
 que cil qui a dou feu mestier
 le voist a son doit porcacier.
 Mais cui on pri bien se gart,
 car on a veu maint musart 375
 qui molt bien sevent s'i 'mplier,
 quant venir pueent au proier
 et aux bien loer et vanter
 et tout cou convient creanter
 et dusc'a tant le simple faindre, 380
 que leur desir puissent ataindre;
 si faite gent n'ont mie honte
 ne de mentir ne tienent conte
 et por cou ne doit on pas croire,
 ke toute parole soit voire: 385
 celui doit on tenir por sot
 qui croire veut tout cou qu'il ot,
 car tart vient on au repentir,
 quant on est decut par mentir;
 s'aucune aime celi qui prie, 390
 ses amis por cou n'est il mie,
 ains le puet molt bien decevoir,
 por cou doit cascade le voir,
 prouver et veoir les signes,
 savoir, s'il est de s'amor dingnes XXI^a 395
 ne teux k'elle le doie aimer,
 ains c'ami le voelle clamer;
 proiere pas ne decevroit
 celle qui si se garderoit.
 De la proiere atant me tais, 400
 des oevres dirai et des fais;

comment on aime vraiment
par oeuvre te dirai briement;
il m'est avis, c'asses descuevre
405 s'amor qui le moustre par oeuvre,
si s'en puet molt bien prendre garde
qui les signes a droit regarde.
Il est autrement de la ciere,
car elle puet iestre doubliere,
410 si puet on bien savoir comment
par les singnes se elle i ment.
Or apert dont, comment on doie
a boine amor tenir la voie,
cou est des .V. la tierce cose
415 de cui ie vous ai dite la glose
et en .IIII. pars departie,
se vous a droit l'aves oie.
Ja quinte riens ne voel pas taire,
ains vos dirai de son affaire:
420 quant on doit amer, en quel point,
ce ne doit on oublier point,
mais regardest, en quel eage
on doit commencer tel ovrage,
car il n'affiert mie a viellart,
425 ke il se meslie de tel art,
mariet ne relegieus
ne doivent pas estre de ceux.
La quinte cose apries remaint
qui dist, qu'il sace, u elle maint
430 **XXI^b** a cui s'amor douner il bee,
ains c'on i mece sa pensee,
doit on veoir u avoir soing,
car bien poroit manoir si loing,
ke trop seroit cier achatee
435 de telle amor la consiree;
si ne tenroit on pas a sage
qui porceroit sen damage
a ensient ne sa grevance:
c'est an amor grans aloiance

et toute la premiere ioie 440
 de cou, que on souvent le voie,
 car li poetes le dist bien
 qui sages ert sour toute rien,
 c'amors n'est pas certaine cose,
 qui de lontan pais s'acoste, 445
 maint mal en avinrent jadis,
 si ke on list en ces escriis,
 car Dido s'ocist pour Enee
 et ses enfans ocist Medee
 en la veniance de Jason, 450
 Phillis s'ocist por Demophon
 et molt d'autre en recurent mort,
 dont n'est mestiers, que ie recort,
 et pour cou se doit on gaitier,
 comment on aime au commencier, 455
 nus ne doit onques tant attendre,
 c'a son pooir se laist sousprendre,
 car a tart vient la medecine,
 quant li maus est vius en racine,
 ains ke li leus soit en brebis, 460
 est il mestiers, c'on soit garnis,
 et c'est bien devant pourtraitie
 se vous j estes bien gaitie.
 Si croi, ki bien i entendroit,
 que folement pas n'ameroit, XXI^c 465
 car qui a droit i entendroit
 et as poins bien garde prendroit,
 si com il sont devant assis,
 savoir poroit, ce m'est avis,
 s'il s'en estoit bien garde pris, 470
 quels il seroit et de quel pris;
 por ce le di, ke par mesure
 gardast, en cui mesist sa cure,
 ke plus haus de li ne fust mie
 celle, u aroit sa baerie, 475
 car n'entendrait par mon conseil

nus ne nulle c'a son parel:
maint home a on veut grever,
quant trop se voloit eslever,
480 n'est pas boin de trop lonc salir,
k'en droit soi puet on bien falir
et miex venroit .I. poi descendre,
ke son pooir trop haut estendre,
car qui plus monte, que ne doit,
485 de plus haut ciet, qu'il ne vauroit.
Li autre point sunt asses cler
si n'ont mestier de recorder,
il apert bien en la matere,
qui l'un contre l'autre compere.

IV.

Von den Heilmitteln der Liebe.

490 Or aves vous donques oie
de la matere une partie
la, u d'amors vos ai l'entree
asses plainement devisee,
de l'autre orres ci en le fin,
495 por coi i' entrai en cest cemin,
par la fin commence l'entree,
por cou est cest oeuvre noumee,
car toute rien doit nom tenir
de ce k'en la fin doit venir;
500 XXI^a d'Aristote cis mos est pris
ki le tiesmoigne en ses escriis.
Dou confort d'amors vos dirai,
si con devant promis vos ai.
S'il estoit aucuns u aucune,
505 que tant l'eust mene fortune
et fust aussi par aventure,
ke n'eust pas mise sa cure

en regarder celle maistrie
 ke vous aves devant oie,
 ains fust si avant en l'afaire, 510
 que n'en puest son cuer retraire
 por raison c'on li seust dire,
 por maltalent ne por martire:
 quel remede ne quel aye
 li donrons de sa maladie? 515
 puisque li maus le tient si fort,
 je n'i voi el, que le confort;
 li reprendres n'i a mestier,
 ce me samble, ne castoier
 ne par raison ne autrement, 520
 ains est de lui tout ensemment
 com il est dou feu en l'estoupe
 et du vin qui tempere en la soupe:
 quant plus ert l'estoupe boutee,
 tant ert elle plus embrassee, 525
 et com plus li vin se remue,
 ert la soupe plus tresbeue;
 dont cil ne sont cortois ne sage,
 quant il cunnoissent lor corage,
 si les reprennent par contraire 530
 et les voellent faire retraire,
 si com par force u par maistrie,
 mais ce me samble grans folie;
 quant plus sont repris asprement,
 tant aiment il plus ardanment. XXII^a 535
 Catons ne nos enseigne mie,
 ke nous facons cele maistrie,
 ains dist, quant vous aucun vees
 en cou, k'en ire est foursenes,
 adont ne l' doit on pas coser, 540
 mais laisser s'ire reposer
 et puis, quant il est hors de s'ire,
 lors li doit on sa raison dire
 et le bien c'on set enorter

545 et tout doucement conforter.
 Li miens comfors il i est tex,
 k'il soit a son pooir ioieux
 et se contiegne biel et gent
 au miex qu'il puet devant la gent
 550 et en devant et en derriere,
 car s'il demaine triste ciere,
 et s'ame et son cors tout ensamble
 puet il bien grever, ce me samble;
 de Salemon tienge ces mos:
 555 triste esperis seke les os,
 et se dist on: iolis corages
 k'il maintient floris les eages,
 et l'ame qui est en tristrece
 kiet legierement en perece
 560 et de legier tant li anuie,
 c'a nul bien faire s'apuie,
 et bien saves: l'ame ert dampnee
 qui en bien faire n'ert trouvee;
 sans mal laisier et faire bien
 565 ne se puet on sauver par rien:
 cou est bien donques cose aperte,
 quant l'ame et li cors i a perte.
 Encore .III. coses i sai,
 dont ie par raison mousterrai,
 570 XXII^b ke bien se doit on efforcier
 a son pooir d'esleechier.
 L'une si est premierement,
 car on set bien certainement,
 s'il estoit aucuns envious
 575 ki de sa dolor fust ioious,
 s'en ioie le veoit lever,
 adont le feroit il crever,
 k'envie est triste de leece
 et si est lie de tristrece,
 580 et se por el n'ert seulement,
 devroit on faire liement.

Por l'autre point se doit pener
 de lie ciere demener,
 si est, ke s'ioir puet celui,
 qui l'amera, ensamble od lui 585
 a le ioie et a le dolour
 partist, s'il i a vraie amor;
 bien doit on faire, con le voie
 celi de coi on atent ioie.
 La tierce cose pour c'on doit 590
 travellier a ce, c'on liet soit,
 si est, c'on doit en tel soufrance
 jestre adies en boine esperance
 et debonnairement souffrir,
 tant c'on parviegne a son desir, 595
 et ie sai bien certainement:
 ki en diu aime vraiment
 et ki bien son cuer i a mis
 a ce que il soit vrais amis
 et con truiist aussi vraie amie, 600
 li trestous dex ne laira mie,
 qu'il ne les regart en pitie
 de cou k'il aront couvoitie,
 car s'il ne sont ichi conioint,
 en paradis ne fauront point, **XXII^e** 605
 que la missent tout a plente
 dou desir de lor volente
 c'amors est ici commenceie
 qui en paradis ne faut mie,
 et se nus fist onques proiere 610
 qui a diu fust plaisans ne ciere,
 je pri de cuer le roy celiestre
 qui por nous volt tant humles iestre,
 qu'en la vierge souveraine
 par sa pitie prist char humaine 615
 et apries tant nos volt amer,
 que por nous souffrir entamer
 son precieus cors en la crois,

620 li sauveres, li rois des rois,
 si k'en la fin en souffri mort,
 qu'il envoist a celui comfort
 et de s'amor ioie enterine,
 por cui li confors d'amors fine
 625 et celui ne loist a aidier
 qui si de cuer en veut proier.

Chi fine remede d'amors

(mit blasser Tinte und von später Hand darunter noch einmal
wiederholt.)

ANMERKUNGEN. *)

I. L'art d'amors.

V. 76. Nach molt ist, um die Sylbenzahl herzustellen, tos einzuschieben.

V. 93 f. Für: tant que tu puisses aprocier Ta dame ist vielleicht besser zu schreiben: tant que te puisses aprocier A ta dame etc. vgl. V. 398 f.

V. 112. Das avoir im Versausgange ist in der Handschrift von moderner Hand hinzugefügt.

V. 150. Statt des sinnlosen en vostre guerredon ist zu lesen: en vos le guerredon.

V. 179. Nach diesem Vers findet sich in der Handschrift eine Lücke von der Dimension einer Verszeile, auch das Fehlen eines Reimes auf blanche beweist den Ausfall eines Verses. Das Reimwort auf blanche war vermuthlich hance.

V. 199. Nach et ist wahrscheinlich ein ie ausgefallen, da dem V. ein Sylbe fehlt.

V. 201. Die Neunsylbigkeit dieses Verses lässt sich leicht dadurch heben, dass das i in aluminer synkopirt wird (vgl. unten Anm. zu V. 1285); vielleicht ist auch aluminer in alumer zu ändern.

V. 206—209. Man übersetze: „manche Liebe, die bei einem Gastmahle beginnt, ist voll von Gluth, und (doch) währt sie (nur) kurze Zeit, und man wird von ihr (so lange das Mahl dauert) sehr heftig gequält, und am folgenden Tage ist man (doch) für sie (schon) kalt.“ [Nach prent ist ein Komma zu setzen]. c'au ist que au, wo que die seltenere Form des Nom. des Pron. relat.

*) Es ist hier zugleich Gelegenheit genommen worden, Druckfehler die sich in den Text eingeschlichen haben, zu corrigiren und sind die betreffenden Noten zur Unterscheidung in [] eingeschlossen.

[V. 215. Statt des Komma's nach oublies ist ein Semikolon zu setzen].

V. 218. Der Vers, wie ihn die Handschrift überliefert, gibt keinen befriedigenden Sinn, da man nicht recht weiss, worauf das *i* bezogen werden soll, denn das folgende *au mangier* macht eine Beziehung desselben auf das Vorangegangene unstatthaft; es ist daher wol zu lesen: *maint hom ia a este souspris*; wie leicht ein *a* nach vorausgehendem *ia* ausfallen konnte, leuchtet ein.

V. 239. Für *sous* wol *sour*.

V. 247. Sehr auffällig ist das *hautement* im Versausgange und man wird um so eher versucht, einen Irrthum des Schreibers anzunehmen, als im V. 249 ein zweites (und berechtigtes) *hautement* wiederkehrt; was freilich für das erste *hautement* zu schreiben sei, darüber wage ich keine Vermuthung aufzustellen.

V. 260. Vor *a* ist vielleicht *c'* (= *que*) einzuschieben, denn, obwohl die Auslassung von *que* im Altfranz. bekanntlich sehr gewöhnlich ist, so erscheint sie hier doch besonders hart.

V. 268. Einen weit prägnanteren Sinn erhält diese Stelle, wenn man für *en le rue*, *en se rue* schreibt („in ihrer Strasse suche einen Freund“).

V. 272. Auffällig ist, dass das zweisylbige *oir* mit dem einsylbigen *soir* reimt.

V. 282. Für *s'adont bien* ist wol zu lesen: *s'a ton bien etc.*

V. 298. Für *teux i a envoiet* ist besser zu lesen: *teux ia a envoiet* (vgl. V. 218).

V. 301. *son compaignon* ist als Dativ abhängig von *toloit* zu fassen.

V. 354. Man übersetze: „und (gerade) derjenigen gefällt (das männliche Geschlecht) am meisten, welche (scheinbar) dasselbe am meisten flicht und ihm am meisten grollt“ (das zweite *plaidier*).

V. 358. Der Vers, wie ihn die Handschrift überliefert, ist zweifelsohne verderbt, obwohl der Sinn klar ist, denn er kann kein anderer sein, als: „die Frauen sind nicht von Holz, sondern gerade so liebebedürftig wie wir Männer.“ Am leichtesten wird wol Gedanke und Form in Einklang gebracht, wenn wir schreiben: *ne sont de fust, mes que nos soumes*, und sodann, um das Anstössige eines zweiten unmotivirten Adversativsatzes zu heben, das *mais* im Eingange des folgenden Verses in *et* verändern, so dass zu übersetzen ist: „sie (die Frauen) sind nicht von Holz, sondern was wir Männer sind und ebenso wie wir etc.“

V. 378. Vor *n'ose* ist *que* zu suppliren (vgl. Uge de Bregi b. Mätzner: Altfranz. Lieder VII. 18 f.: *que li congies me tourmentast ensi, jou laissasse lame en vostre merci*).

V. 382. en sour que tout ist nach Analogie von ensobretot besser als ein Wort zu schreiben.

V. 423. Für destraigniaus ist offenbar destraigniause zu schreiben.

V. 437. Für saire ist s'aire zu lesen (aire = area vgl. Littré s. v.).

V. 438. In der Handschrift beginnt dieser Vers mit einem grossen Initialen, irrtümlich, wie es keines Beweises bedarf.

V. 491. Von diesem Vers ist in der Handschrift nur der Initial gegeben, ohne dass sich etwa eine Rasur wahrnehmen liese.

[V. 546. Vor und nach et sans fauser ist ein Komma zu setzen].

V. 577. Das que ist von doit abhängig, welches aus dem vorausgegangenen Vers ergänzt werden muss; die Construction ist eine sehr lose.

V. 578. Für das sinnlose des points ist despons (v. despondre) zu lesen und nach proyer ein Komma zu setzen.

V. 631. Für si navres ist vielleicht besser zu schreiben: sui navres, zumal das si im Hinblick auf das folgende si durement einen lästigen und harten Pleonasmus bewirkt.

V. 667. vocis ist wol eine des Reimes wegen gebildete Form für voici (wenn nicht etwa zu schreiben: vo cis).

V. 688. In der Handschrift sind die Verse umgestellt, doch ist durch vorgesetztes a und b die richtige Stellung bezeichnet worden.

V. 721. emploie ist jedenfalls eine vom Dichter des Reimes wegen gewagte Incorectheit für employes, was der Sinn fordert (vgl. V. 1541 die f. dies).

V. 764. Um die Sylbenzahl herzustellen muss vor dira ein ti eingeschoben werden.

V. 797. Ganz sinnlos ist das pulye der Handschrift, als leichteste und beste Emendation empfiehlt sich wol publie.

V. 814. Die Handschrift hat dirai, dessen Aenderung in dira selbstverständlich ist.

[V. 825. Statt das Komma ist nach vanteront ein Kolon zu setzen].

[V. 830. ie'l ist zu ändern in ie l']

V. 835. Der Vers zählt neun Sylben, ohne dass sich ein Mittel darböte, diese Incorectheit zu beseitigen.

[V. 861.. Für on l. ont].

[V. 886. Das Kolon ist nach dira zu setzen].

V. 887. Das Fragezeichen nach parole ist in ein Komma umzuändern, für deveue deceue zu schreiben und nun erst der Fragesatz zu schliessen.

V. 888. Für qui ist in Folge der im vorigen V. vorgenommenen Emendation que zu schreiben.

[V. 883. Für nel' l. ne l'].

- [V. 968. Nach ia ist ein Komma zu setzen].
- V. 1654. Für doit, was die Handschrift hat, ist ohne Zweifel dois zu schreiben.
- V. 1063. Für feroit ist vielleicht besser feront zu schreiben.
- V. 1076. Wie das Fehlen eines Reimes auf dois beweist, ist nach diesem Verse ein Vers ausgefallen.
- V. 1086. Das gief, welches die Handschrift bietet, ist ohne Zweifel in grief zu ändern.
- [V. 1089. Für tu e l. u te].
- [V. 1092. Für encoe l. encore].
- V. 1137. adrecier verbinde man mit ensegnier.
- V. 1175. resoune f. resounie, resoigne.
- V. 1234. Die Handschrift hat fälschlich puisse für puisses.
- V. 1237. Der Vers ist neunsylbig, weshalb wohl forcier zu lesen ist.
- V. 1239. Die Handschrift hat abaudounee für abandonnee.
- V. 1278. affremee durch Metathesis gebildete Form für affermee ; vgl. V. 1281 vretes. V. 2063 vregier. V. 2170 fremes.
- V. 1285. servrai eigenthümlich syncopirte Form für servirai.
- [V. 1311. Für cortoit l. cortois].
- V. 1372. Für oras besser orras.
- V. 1378. Die Handschrift hat croire, Sinn und Reim aber fordern croie.
- [V. 1390 f. Lies: por c'oi ferue, Mon cuer, m'amie ne batue].
- [V. 1393. Für c'oi l. coi].
- V. 1408. Nach diesem Verse muss, wie das Fehlen eines Reimes auf dyable und der gestörte Zusammenhang beweisen, ein Vers ausgefallen sein.
- V. 1414. Nach diesem Verse ist mindestens ein V. ausgefallen, da das Reimwort zu baissant fehlt; der Zusammenhang scheint indessen auf eine grössere Lücke zu deuten.
- V. 1432. Für les ist zu schreiben me oder, was aber weniger gut dünkt, se.
- [V. 1471. Nach pais ist ein Komma zu setzen].
- V. 1511. Für debounairete ist debo[n]nairete zu schreiben.
- [V. 1513. Für gors l. cors].
- V. 1517—18. Jedenfalls sind diese Verse umzustellen, da hierdurch ein besserer Zusammenhang der Stelle gewonnen wird.
- V. 1541. die ist eine durch den Reim veranlasste falsche Form für dies.
- V. 1562. Nach diesem Verse folgt in der Handschrift eine Lücke von zwei Verszeilen; auch der mangelnde Zusammenhang beweist, dass mindestens zwei Verse ausgefallen sind.
- [V. 1572. Für sirer l. s'irer].

- V. 1603. Dem Verse fehlt eine Sylbe.
- V. 1615. Für *acheiver*, das der Stelle einen ganz verkehrten Sinn gibt, dürfte sich empfehlen zu schreiben *eschiver*.
- V. 1641. Für *boune* ist wol *boine* zu schreiben.
- V. 1646. Nach *resamble* ist vielleicht a einzusetzen.
- [V. 1681. Nach *que* ist ein Komma zu setzen].
- V. 1698. Der Sinn fordert, dass n' vor *as* gestrichen werde.
- V. 1719. Am Rande der Handschrift findet sich zu diesem Verse die Bemerkung beigeschrieben: *conseil pour les dames*.
- V. 1823 f. Wie das Fehlen der Reime auf *iouvente* und *villece* anzeigt, scheinen zwischen diesen Versen zwei andere ausgefallen zu sein; der Zusammenhang freilich lässt nichts vermissen, denn V. 1823 verbindet sich sehr passend mit V. 1824 („Thorheit und Schlechtigkeit ist es, die Jugend verstreichen zu lassen und im Alter thöricht, d. h. verliebt zu sein“); es könnte demnach wol auch an eine Vernachlässigung des Reimes von Seiten des Dichters gedacht werden. Aus diesem Grunde sind die vielleicht ausgefallenen Verse in der Verszählung nicht berücksichtigt worden.
- V. 1854. Das *a home* ist unverständlich.
- V. 1856. Vielleicht ist zu schreiben: *et s'il*.
- [V. 1869. Für *d' ales l. d' a les*].
- V. 1920. Für *te* fordert der Zusammenhang der Stelle li.
- V. 1937. Die Handschrift hat *beubaus* für *beubans*, was allein richtig sein kann.
- V. 1941. Der Vers zählt eine Sylbe zu viel und es ist daher wol das *e in ce* zu elidiren (in anderen analogen Fällen ist die Elision auch graphisch vollzogen).
- V. 1944. Der Vers zählt eine Sylbe zu viel, weshalb wol das *tu* zu streichen ist.
- [V. 1989. Für *Ji l. Ti*].
- V. 2048. In der Handschrift steht vor *avoir* ein *d*, was als sinnlos gestrichen worden ist.
- V. 2211. Der Vers ist um eine Sylbe zu kurz.
- V. 2250. Die Handschrift hat *covoitie f. covoitiee*.
- V. 2277 f. Die Stelle ist auffallend. Hat der Verf. *drap* als femin. genommen; oder, was wahrscheinlicher, ein synonymes weibliches Wort im Sinne gehabt; oder wäre *couleur* zu ergänzen? [Nach *fera* ist ein Komma zu setzen].
- [V. 2302. Statt des Punktes ist am Schlusse ein Kolon zu setzen].
- [V. 2333. Für *He l. Ha*].
- [V. 2337. Statt des Punktes ist ein Komma zu setzen].
- V. 2344. Die Handschrift hat sinnlos *arrie*.
- V. 2367. *qui* ist = *chi* (*ici*).
- [V. 2382. Für *del l. de l'*].

II. Li remedes d'amors.

V. 51 f. Der Sinn dieser Verse ist nicht recht klar; vielleicht ist für con im V. 52 besser zu schreiben: c'on:

[V. 75. Nach vi ist ein Komma zu setzen.]

V. 86. Nach sa ist in der Handschrift ein Buchstabe radirt, jedenfalls aber nur ein irrthümlich hingeschriebener, denn weder in Bezug auf Sinn noch auf Metrum lässt der V. etwas vermissen.

V. 106. Unter auctorites ist wol die Bibel zu verstehen.

V. 140 f. Die Stelle ist mir in der von der Handschrift gebotenen Fassung unverständlich geblieben und möchte ich deshalb nach Tilgung des Komma's hinter vraiment folgendermassen schreiben:

car contre diu est vraiment

sa raison et assenement.

V. 179—182. Für une aversite ist zu schreiben en aversite. Der Sinn der Stelle kann keinem Zweifel unterliegen, denn er ist kein anderer als: „der wahre Freund liebt den Freund ebenso im Unglück als im Glück“; sehr unklar dagegen ist die grammatische Construction. — Die Handschrift hat V. 180 für prosperite sinnlos properite.

V. 189. [Für Si l. Li]. In der Handschrift fehlt das weder syntaktisch noch metrisch zu entbehrende a vor aprendre.

V. 217. Die Handschrift hat für li sisimes ganz sinnlos lissimes.

V. 226. Für sa vie ist wohl zu schreiben s'aie.

[V. 231. Für del l. de l'].

V. 232. Dem Vers fehlt eine Sylbe.

V. 334. Für quant ist vielleicht besser car.

V. 349. Die Negation n' vor affiert ist wol zu streichen.

V. 374. Dem Vers fehlt eine Sylbe: für pri muss prie stehen.

V. 382. In der Handschrift ist das n'ont radirt, vielleicht wegen des Plurals nach dem Sing. gent, doch lässt es sich noch deutlich erkennen.

[V. 393. Nach voir ist das Komma zu tilgen].

V. 394. Dem Vers fehlt eine Sylbe.

V. 418. Für quinte offenbar quarte zu schreiben vgl. V. 414 u. 428.

V. 438. Die Hds. hat für an (en) amor : anmor.

V. 447. Für ces ist jedenfalls besser ses.

V. 464. Die Hds. hat qui für que.

V. 567. Für quant ist wol que zn schreiben.

V. 600. Für con, hat die Handschrift cou.

V. 625. Für en ist, wenn die Stelle verständlich werden soll, n'en zu schreiben („dem beizustehen ist nicht erlaubt, der nicht von Herzen so darum bitten will.“)

Als der Druck des Textes bereits vollendet war, erhielt ich durch die Güte des Herrn Paul Mayer einige nähere Mittheilungen über die Genfer Ausgabe der *art d'amors*; diesen zufolge zählt das Gedicht in jener Ausgabe ungefähr 2160 Verse auf 27 Blättern, indem jede Seite 40 Verse umfasst, und ist überschrieben: *Ovide de arte | amandi trās | late d' latin en | françoys, Imprimé | Nouvellement*. Am Rande sind durchgängig die Parallelverse aus Ovid beigesdruckt. — Durch die mir von Herrn Paul Mayer mitgetheilten Bruchstücke aus dem Eingange und dem Schlusse des Gedichtes wird das auf p. XXXI der Einleitung ausgesprochene Urtheil in jeder Beziehung bestätigt und ist nur noch hinzuzufügen, dass die Genfer *art d'amors*, wie die Verszahl beweist, der Dresdener an Ausführlichkeit weit nachsteht. Wie in der Utrechter Version, so fehlt auch in der Genfer die Nennung des Dichters. — Jedenfalls gibt uns die Dresdener Handschrift das Gedicht in seiner ursprünglichsten und ältesten Gestalt und hat bei den jüngeren vielfach verstümmelten Utrechter und Genfer Bearbeitungen als Grundlage gedient.

Der Herausgeber.

NACHTRAG.

Es gereicht dem Herausgeber zur grossen Genugthuung, dass er in Folge einer Mittheilung, welche er der Güte des Bibliothekars der Universitätsbibliothek zu Utrecht, Herrn P. J. Vermeuler verdankt, in den Stand gesetzt worden ist, der vorausgeschickten Einleitung noch nachträglich einen interessanten Zusatz hinzuzufügen, durch welchen die auf p. XXXI der Einleitung ausgesprochene Behauptung, dass ausser der Dresdener keine andere Handschrift der art d'amors bekannt sei, eine wenigstens theilweise Aufhebung erleidet.

In dem einst dem berühmten Philologen Burmann gehörigen, jetzt im Besitze der Utrechter Bibliothek befindlichen Pindarcodex findet sich auf fünf von dem griechischen Texte freigelassenen Pergamentblättern sehr kleinen Octavformats das Fragment einer altfranzösischen *ars amandi*, welche wenn auch mit der Dresdener nicht geradezu identisch, doch offenbar eine vielfach sehr getreue Bearbeitung oder Nachbildung derselben ist. Um eine Vergleichung mit der Dresdener Handschrift zu ermöglichen, theilt der Herausgeber nachstehend das Utrechter Fragment in seinem ganzen Umfange mit, nach einer Copie, welche Herr Vermeuler hat anfertigen lassen *); es wird

*) Hiernach ist es selbstverständlich, dass der Herausgeber eine ganz genaue Wiedergabe der Handschrift nicht verbürgen kann; an den meisten Stellen indess lassen sich die offenbaren Fehler, sei es der Copie sei es des Originals, auf kritischem Wege leicht heben.

sich hierbei empfehlen, das Ganze nach dem Inhalte in vier Abschnitte zu zerlegen.

I.

Erörterung der Frage, ob die Dame von ihrem Liebhaber
Geschenke annehmen dürfe..

- fol. I^a s'il sanz demander te donnoit,
au prendre pou de blasme auroit,
mais tantost penser li feras,
qu'autant aillors fet en auras
5 si li feras perdre, je quit,
la volente de son delit,
si que espoir mains li plaira
li deduis que de toi aura;
s'amer et servir le devoies,
10 ja ancois prendre ne devoies
et meillor gre t'en doit savoir,
se sanz don li faz son vouloir,
car quidier le feras touz iourz,
que ce te face fere amors,
15 s'en iert plus liez et plus ioianz
et l'amor en sera plus grans.
Mais pour ce qu'est tant de malvais,
de vilains, traitoutz, privez (l. traitours, punais),
se vous ne savez bien ansois,
20 qu'il soit et larges et courtois,
vos lo que prenez*) tant,
c'apres ne alez repentant,
fol. I^b car tex i a, quant il ont fait,
le duner ont moult tost retret
25 et a noient ont tost tourne
gran courtoisie et grant bonte.
Se tu n'en avies mestier,
pren au mains pour lui essayer,

*) Vielleicht avant einzuschieben, wie die Dresdener Handschrift liest.

qu'au rendre porras reperier.
 s'il te plaist, tost et de legier, 30
 et se rendre ne li vouloies,
 doucement dire li devroies:
 „mes douz amis, mes compains chiers,
 mes toit (?) et tous mes desiriers,
 ne me saves mie maugre, 35
 par la foi que devez de*),
 se ie ai pris de vos deniers,
 car s'il ne me fust mestiers,
 ne les eusse pris pour rien —
 en verite le saichiez bien! — 40
 ne le fis pas pour vostre argent,
 mes i'en avoie mestier grant.
 Certes moult bien les vous rendrai, fol. II^a
 si tost que pooir en aurai:
 je vendrai mes vins et mes blez 45
 ou ma terre, si les raurez,
 et se vous le voulez errant,
 vous les raurez, se dex m'amant,
 que (l. qu'a) nul fuer je nes retendrai,
 se vostre maugre en avoie.“ 50
 Et s'il disoit com baretes
 pour ce qu'il en seroit blasmes:
 „douce amie, rendez les moi“,
 adont te lo en bone foi,
 qu'au rendre quirez une alloingne 55
 sanz dire (l. et dire sanz) nule vergoingne:
 „au revengin si les raurez,
 mes escriens est ore encombrez;
 vous les raverez moult tres bien,
 s'il estoient or lige mien.“ 60
 Ainsi moult bien le[s] blandiras
 (et) de parole le[s] pestras, fol. II^b
 et ton exploit fai des deniers,
 si que tu ses, qu'il est mestiers.

*, Dem V. fehlt eine Sylbe.

65 Por itant, que ie ne voil mie,
que se teingne a mal conseilie
dame de mon enseignement,
lo, que prangne au commencement,
(que ne) l'en puist apres blasmer
70 ne (f)ole ne sote clamer,
s'elle est tele, que prendre doie
et elle ait mestier de monnoie
et se cil est tex, sanz douter,
qu'elle li doie demander,
75 car tex i a qui n'ont que prendre,
mais le deduit n'en ont pas mendre;
et celle qui n'en a mestier
de prendre si doit hontoier.

II.

Ueber das Benehmen einer Dame bei einem Rendez-vous.

De ler (l. Se l'eure) li mes, que a toi viengne,
80 la, ou li dois l'uis ouvrir,
fol. III^a mener le dois et regallir (?)
et tien l'uis un petit estroit;
encor te voil ie deviser:
a l'uis le fai un pou muser,
85 avant qu'il i entre, a la pluie,
rien ne feras qui li ennuie,
car qui d'amors la ioie atant
tres tout en gre et en bien prant
et tout li torne a grant doucor.
90 se il est bien espris d'amor.
Ainsi le maine et hors et ens,
mais quant il iert entre dedens,
lors li dois moult doucement dire:
„il m'est moult grief, bias tres douz sire,
95 moult fort m'anoie, quant ie voi,
que tant d'ennui avez por moi.“
Que il t'en poist, senblant feras
la, u par deri(e)re en riras,

ne chaloir onques ne t'en doit,	fol. III ^b
se durement bleciez estoit,	100
ne t'en soit (i)a une eschaloingne,	
mais que bien face la besoingne.	
Quant avendra, que tu iras	
u (l. au) lieu que tu mis li auras,	
dire li dois: „biaux amis dous,	105
certes li cuer me tremble tous;	
douz amis, moult vos aim et tieing,	
quant por vostre amor ici vieng,	
n'est hon pour qui je le feisse	
ne tele chose consentisse.“	110
Bonnement te sueffre besier,	
souvient estraindre et embracier	
et, s'il de plus fere t'efforce,	
fai ausi, qu'il l'enport a force,	
la, ou moult tres bien le voudras,	115
un petite t'en contendras:	
au premerain fere li dois	
assez d'ennui, car ce est drois.	
Aucune fois ie fui lassez,	fol. IV ^a
tex bailliz (et) tex conreez,	120
que l'afere outrer ne pooie,	
dont dolens et iriez estoie:	
quant en tel point vois ton ami,	
dont gabe a li et ioue et ri,	
doucement l'acole et embrace	125
et suffre, que tout son bon face.	

III.

Von den Geheimnissen der Liebe.

Ainsi te dois tu demener,	
quant au premier dois assembler,	
mais autrement te contendras,	
quant souvent este i auras:	130
quant il iert couchiez en son lit	
et il aura fet son delit	

et sa volente tante foiz,
que bien aprivoissiez seroiz,
135 or pense de bien retenir
ice que ie te voeil iehir,
car mon conseil te voeil montrer
fol. IV^b et des segrez d'amours parler:
(qu'on) ne doit pas, ce m'est avis,
140 monstrier as nices n'as faillis.
Quant delez toi gist tes amis
et il a fet touz ses delis,
qu'il est ainsi comme un moiniaus,
car il a fet tour ses aveaus,
145 et volentiers se dormiroit,
qui reposer le lesseroit
et qu'il se tendra touz cois jus,
adonc li dois tu corre sus
et tes jambes sus lui jeter
150 et embracier et acoler
et monter sus lui et saillir;
apren espees a fourbir
ou apren a fere chandoille
ou tu aprens a tordre toille
155 ou apren a trere la vache,
tant le deboute et tire et sainche,
que tu le faces lever sus
et de rechief fere son us.
Li saiges bon gre t'en saura
160 et, que moult l'aimies quidera,
et, s'il est un fous vilains,
garde, que n'i mestes les mains
a lui esmouvoir, je t'en pri
fol. V^a et ie te lo et t'en chasti:
165 tost te tendroit a lecheresse,
a sote ou a ribauderesse
de ce que tu par druerie
feroies et por courtoisie;
mais, se tu vois et apercois,
170 que bel li soit, fere li dois.

IV.

Schluss des ganzen Gedichtes.

Or t'ai conte tout mon afere
por une dame debonnere:
qui tous fins amans pri merci
a jointes mains et autresci
vous pri ie, que vous l'en proiez, 175
que merci l'en pringe et pitiez,
ou ia ne puist avoir pardon
de ses pechiers s'en enfer non
ou male mort la puist ferir,
ains qu'autrui en voie joir 180
n'ele d'autrui n'ait james ioie,
mais en enfer voist droite voie,
si elle n'a de moi merci
qui si tres doucement li pri.
Totes voies salus li mant 185
et du tout a lie me commant.
Ci finit Ovide de arte amandi
Explicit Ovide de arte amandi.

Abschnitt I ist zu vergleichen mit V. 2111—2194 der Dresdener Handschrift, Abschnitt II mit V. 2049—2106, Abschnitt III mit V. 2195 - 2240 und Abschnitt IV. mit V. 2367—2384 (Schluss). Wie man hieraus ersieht ist die Anordnung des Inhaltes in den beiden Texten eine verschiedene, so dass dieselben nicht bloss als zwei verschiedene Handschriften, sondern als zwei verschiedene Redactionen desselben Gedichtes angesehen werden müssen. Die Utrechter Redaction zeigt der Dresdener gegenüber eine beträchtliche Kürzung des Inhaltes, welche namentlich in dem Schlusse recht augenfällig hervortritt. Was die UeberEinstimmung beider Redactionen im Einzelnen an betrifft, so ist dieselbe in Abschnitt I am grössten, indem hier ganze Versreihen identisch oder doch nur wenig differirend sind; in Abschnitt II zeigt sich eine beträchtliche Divergenz, während in Abschnitt III das Verhältniss wieder ein sehr enges ist; die grosse Verschiedenheit im Schlusse (Abschnitt IV) wurde bereits erwähnt. Eine eingehendere Vergleichung glaube ich unterlassen zu müssen, da sie bei der leider nur so unbeträchtlichen Ausdehnung des Fragmentes nur ein geringes und überdies bloss formales Interesse besitzen würde, denn die Behandlungsweise und Auffassung des Inhaltes ist in beiden Redactionen die gleiche.

Die Utrechter Dichtung, von welcher unser Fragment der einzige erhaltene Rest ist, wurde oben (p. 94) als eine Bearbeitung oder Nachbildung der Dresdener bezeichnet. Natürlich bedarf dies, da an sich ebenso füglich das Umgekehrte der Fall sein könnte, wenigstens eines Wahr-

scheinlichkeitsbeweises; ich meine, dass dieser schon in der moderneren Sprachform des Utrechter Fragments sowie in dem Umstande gegeben ist, dass sich in ihm der Verfasser nicht nennt; die Handschrift selbst weist (nach Herrn Vermeuler's Angabe) auf das 14. Jahrh. hin; freilich aber muss zugegeben werden, dass sich die Prioritätsfrage eben nur hypothetisch beantworten, Gewissheit, so lange kein reicheres Material vorliegt, nicht erlangen lässt.

Verlag von F. C. W. VOGEL in Leipzig.

CHRESTOMATHIE
de l'ancien français
(VIII—XV Siècles)

accompagnée
d'une Grammaire et d'un Glossaire

par
Karl Bartsch.

4. 1866. Preis 3 Thlr.

DER
HELIAND UND SEINE QUELLEN.

VON
DR. ERNST WINDISCH.

gr. 8. 1868. Preis 24 Ngr.

Druck von J. B. Hirschfeld in Leipzig.

